

# LIVRES



Littérature québécoise Page D3  
Essais Page D4



Landon Mackenzie Page D5  
Agenda culturel Page D6  
Grille télé du week-end Page D7  
Formes Page D10

LE DEVOIR. LES SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 AVRIL 1996

Entrevue avec  
Philippe Druillet

## De la création avant toute chose

DENIS LORD

# L'ange Baricco

HERVÉ GUAY

Les amateurs ont la chance de rencontrer Philippe Druillet au Festival de la bande dessinée francophone de Québec, qui est en cours jusqu'à demain au centre commercial Fleur de Lys. Plusieurs autres auteurs du Québec et de l'étranger seront aussi sur place, parmi lesquels Forg, Line Arsenault, Roba, André Juillard et Patrick Cothias.

Avec *Les 6 voyages de Lone Sloane*, *Urm le fou* et *Là-bas*, entre autres, Druillet a joué un rôle considérable dans le renouvellement de la bande dessinée adulte dans les années 70. Son œuvre est reconnaissable au premier coup d'œil, avec sa mise en page éclatée, ses couleurs contrastées et violentes aux relents de psychédéisme, son sens de l'excès et sa prodigalité dans les détails. Oscillant entre la science-fiction et le fantastique, les mélangeant souvent, Druillet fait preuve d'un imaginaire païen et morbide, il met en scène un univers hanté où l'antiquité rejoint le futur, où des dieux cruels s'agitent dans des cités immémoriales aux architectures baroques.

Mais il faut bien l'avouer, de la bande dessinée, Druillet n'en a pas fait beaucoup ces 15 dernières années, sinon *Salambô*, adaptation en trois tomes du roman de Flaubert, commencée en 1978 et terminée en 1987. «*J'ai adoré la BD mais à l'époque, quand j'ai arrêté, je me sentais un petit peu à sec, en manque d'idées. Alors je me suis dit: "Tu ne vas pas faire ça uniquement pour le fric!" J'ai donc eu envie d'explorer d'autres choses. Mais ça reste de Druillet, c'est simplement le support qui change.*»

Dès la fin des années 70, l'auteur allait multiplier les activités hors du champ des bulles: affichiste, décorateur de plateau (*La Guerre du feu*, *Sorcerer*), sculpteur, peintre, designer (briquets, tapis, meubles, jeux électroniques). En plus de ses fresques murales à Lausanne et à Angoulême, il a participé à la conception de la station de métro Porte de la Villette à Paris, réalisé des clips pour le chanteur William Sheller et travaillé à de nombreux films d'animation. «*Je suis un des premiers en France à m'être intéressé aux nouvelles formes de technologie. J'ai commencé à travailler sur les images de synthèse dès 1982. Lasiter, qui vient de faire Toy Story, devait travailler sur mon premier projet de film d'animation. On a échangé des fax pendant des mois mais ça n'a pas abouti, le monde du cinéma étant beaucoup plus compliqué que celui de la bande dessinée.*»

### Poursuivi par la mort

En décembre dernier, Dargaud éditait *Paris de fous*, un témoignage d'amour à la Ville lumière réalisé conjointement avec Robert Doisneau, où les univers du bédéiste et du photographe s'interpellent et s'amalgament. Le livre était commencé depuis un certain temps déjà quand, en 1993, Doisneau devait entrer à l'hôpital pour ne plus en ressortir. Terrible coup du destin pour Druillet, dont la vie et l'œuvre sont imprégnés du sentiment de la mort. Sa deuxième femme est morte très jeune et il s'est exprimé là-dessus dans l'album *La Nuit*. «*Je suis poursuivi par la mort depuis que je suis tout gamin; c'est peut-être ce qui fait mon style mais je ne voulais pas que cela se reproduise une deuxième fois. Robert et moi, nous étions très amis, très complices. Ça été douloureux. J'ai cessé de produire pendant un an et j'ai failli tout laisser tomber mais je sais que Robert, cela ne lui aurait pas plu. En définitive, c'est un bouquin dont je suis très fier, un livre d'affection, d'amitié et de force et en plus c'est pas triste!*»

Lors de la réalisation de *Paris de fous*, le personnage de Sloane, qu'on retrouve dans plusieurs œuvres du bédéiste, s'est imposé et Druillet a eu l'idée de retourner avec lui à la

VOIR PAGE D 2: DRUILLET

Comme Icare, Alessandro Baricco a des ailes. Rassurez-vous, même en demandant à l'écrivain piémontais de se retourner, elles ne se voient pas. Mais elles apparaissent aussitôt qu'il tire de sa poche sa plume légère et grâce à elles, ses histoires prennent vite leur envol et couvrent des kilomètres, traversent même les époques et le mur du rêve aussi facilement que vous et moi marchons sur le trottoir sans buter.

À l'évidence, sans doute sont-ce ces ailes qui lui ont valu de cueillir au passage, dès son premier roman traduit en français, le Médicis étranger. Ce prix où l'ont précédé des écrivains aussi prestigieux que Thomas Bernhard, Alvaro Mutis, Milan Kundera, Julio Cortazar, Umberto Eco et Antonio Tabucchi. Le romancier encore jeune — il vient d'avoir 38 ans — porte par contre bien à terre à ce chapitre. Il avoue modestement qu'avant qu'on ne le lui décerne, il ne connaissait pas l'envergure de ce prix au nom bien italien pourtant.

D'ailleurs, avant de voler vers la fiction, Alessandro Baricco planait en écoutant du Rossini. Il était critique musical à *La Repubblica*, à Turin, où il vit toujours. Il a meublé sa vingtaine de cette façon. C'est du passé maintenant. À présent, il s'occupe d'une école où l'on enseigne diverses techniques de narration. En lisant son roman, *Châteaux de la colère*, vous comprendrez pourquoi. Peut-être même mourrez-vous aussitôt d'envie de l'avoir comme professeur et prendrez-vous la plume pour l'en prier tant il fait preuve de maîtrise dans ce domaine.

### Un début à l'emporte-pièce

Et, de grâce, n'abandonnez pas ce livre dès le premier chapitre. Pardonnez-lui, le romancier s'emballe un peu et se joue vraiment beaucoup de son lecteur dans ce début à l'emporte-pièce. Persévérez, ces *Châteaux de la colère*, complètement débridés, valent décidément leur pesant romanesque. Mais premièrement, me direz-vous, d'où vient ce titre pas très alléchant? Je l'ai demandé à Alessandro Baricco.

«*J'ai écrit ce livre dans une période difficile de ma vie. Écrire ce roman m'a sauvé d'une certaine façon. J'avais une musique en tête, une idée de structure, de "spectacularité". Mais je trouvais pas le titre. Moi, je voulais l'intituler Quinripak du nom de la ville imaginaire où il est situé. Mais ça ne plaisait pas à mon éditeur qui, jusqu'à la dernière minute, me proposait des titres agaçants. À la fin, excédé, je lui ai téléphoné pour lui suggérer "Castelli di rabbia". En italien, c'est un jeu de mots avec "châteaux de sable". Jeu de mots qui se perd en français. Depuis, on me demande sans cesse pourquoi j'ai choisi ce titre. Parce qu'effectivement, il n'y a ni châteaux ni colère dans mon livre. Cependant, j'avais en moi une telle colère lorsque je l'ai rédigé que ça lui convenait.*»



PHOTO JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Alessandro Baricco: «Écrire ce roman m'a sauvé.»

De cette rage qui tenaillait l'écrivain lors de l'écriture, effectivement, ses *Châteaux de la colère* n'en gardent nulle trace. À la place, s'y déploie une imagination souveraine. On y côtoie des êtres merveilleux qui ne connaissent pas de limites. Plusieurs d'entre eux vont jusqu'au bout de leur inventivité ou de leur délire. Monsieur Rheil se ruine pour construire son chemin de fer personnel qui doit courir en ligne droite sur 200 kilomètres. Sa femme, Jun, adore les écrins à bijoux vides. Pekish

VOIR PAGE D 2: BARICCO

Persévérez,  
ces Châteaux  
de la colère,  
complètement  
débridés, valent  
décidément leur  
pesant romanesque

## L I V R E S

VIE LITTÉRAIRE

Les livres *made in Québec*LOUISE LEDUC  
LE DEVOIR

Les bonnes nouvelles sont rares ces temps-ci dans le domaine du livre. En voici au moins une: la traduction en bloc de 40 romans des éditions de la courte échelle par la maison mexicaine Fernandez. Ce sont donc les personnages de 14 autres auteurs québécois qui prendront vie en espagnol. À la courte échelle, à temps plein, une directrice des droits internationaux parcourt le monde en quête de nouveaux contrats. Et ça marche: du chiffre d'affaires de trois millions de la courte échelle, 20 % proviennent des recettes de l'exportation.

Plusieurs maisons d'édition québécoises s'en remettent à l'exportation, encouragées en cela par la SODEC qui, par des subventions de 400 000 \$, favorise la présence de maisons d'ici à des foires internationales comme celles de Bologne ou de Francfort.

Sogidés, par exemple, lance bon an mal an entre 40 et 45 titres sur le marché européen et en tire un revenu de vente de 3,5 millions de dollars. James de Gaspé Bonar, vice-président du groupe, mise surtout sur les livres de psychologie populaire. Parmi les best-sellers, notons, par exemple, le *S'aider soi-même* de Lucien Auger, qui s'est vendu à 200 000 exemplaires. Deux des titres de Jacques Salomé, qui publie depuis le début des années 1980 aux éditions de l'Homme, se seraient aussi vendus à 200 000 exemplaires.

Chez Québec/Amérique, le directeur de la commercialisation internationale Jean-Pierre Servant estime que la moitié du chiffre d'affaires de l'entreprise provient de l'exportation, surtout grâce au succès de son dictionnaire visuel. Depuis 1988, ce dictionnaire s'est vendu à 2,5 millions de copies, sur tous les continents.

Ces dictionnaires sont publiés ici « On a un plus grand pouvoir d'achat

avec les imprimeurs en regroupant nos commandes, explique M. Servant. Quand on commande à coup de 100 000 exemplaires pour les États-Unis, 100 000 pour le Japon et 10 000 pour l'Italie, on obtient nécessairement de meilleurs prix que nos partenaires étrangers. »

Dans quelques semaines sortira la version CD-ROM de ce dictionnaire visuel, déjà prévu en trois langues: français, anglais et espagnol.

Pour le reste, en littérature jeunesse et générale, Québec/Amérique vend ses droits. Les best-sellers demeurent évidemment les romans d'Yves Beauchemin, *Le Matou*, vendu à 1 000 000 d'exemplaires en France, et *Juliette Pomerleau*, à 600 000 exemplaires dans ce même pays.

L'éditeur scolaire Guérin, lui, s'est lancé dans l'aventure africaine depuis février 1995. Déjà, les droits de 150 manuels scolaires ont été cédés à des Algériens. Sont aussi particulièrement ciblés le Sénégal, le Mali, le Burkina

Faso et la Côte-d'Ivoire. « L'Afrique devient vraiment un créneau très important pour Guérin. De plus en plus de ministres africains de l'Éducation et de pédagogues viennent en visite ici et découvrent finalement un système d'éducation autre que le modèle français. Jusqu'ici, l'édition scolaire française contrôlait le marché à 100 % en Afrique », soutient Gaétan Dufour, vice-président des éditions Guérin, qui fait chaque mois un saut en Afrique.

« Nous travaillons actuellement à des projets de plusieurs millions de dollars », note M. Dufour.

Evidemment, comme le souligne M. Dufour, la façon de procéder en Afrique est tout autre qu'en Europe. Il faut fonctionner par appel d'offres internationaux et compter sur l'aide d'organismes tels la Banque mondiale et l'UNESCO. Surtout, il faut imprimer aux plus petits coûts possibles. « Le prix d'un manuel scolaire ne doit pas excéder 4 ou 5 \$ pour 150 pages », cite en exemple M. Dufour.

Chez Boréal, le directeur général Pascal Assathiany estime que les exportations vers la France, la Belgique et la Suisse représentent environ 6 % du chiffre d'affaires de la maison. Outre les droits de certains titres cédés, Boréal exporte environ 65 des 70 titres de son catalogue chaque année. De ce nombre, une dizaine profite d'une mise en marché plus intense. « En général, les essais marchent mieux que les romans », note M. Assathiany.

## Quinzaine du livre

Pour la première fois cette année se tient du 12 au 28 avril la Quinzaine du livre en Montérégie, sous la présidence d'honneur d'Yves Beauchemin. Des heures du conte, des expositions, des ateliers, des conférences, un bazar du livre d'occasion, etc. font partie des 80 activités annoncées. La programmation des activités est disponible dans les librairies et bibliothèques de la Montérégie.

DRUILLET  
Du délire en vue

SUITE DE LA PAGE D 1

bande dessinée. L'album paraîtra chez Stock qui a racheté de Dargaud tout le catalogue Druillet. Cela ne se fera pas avant quelques années puisque l'auteur se consacre présentement à un film d'animation par ordinateur et à un CD-ROM sur Richard Wagner, façon science-fiction. « Je suis un peu angoissé parce que ça fait 10 ans que je n'ai pas fait de bande dessinée. Ça va pas être de la tarte! Mais j'ai des comptes à régler avec la bande dessinée et avec moi-même. Ce sera du Druillet de la grande époque, c'est-à-dire 1 % de scénario, 50 % de fantasmes et ce qui reste, c'est du délire! Je vais voir si j'ai encore la pêche, et je crois que oui parce que je suis toujours aussi enragé! »

BARICCO *Rigueur et imagination*

SUITE DE LA PAGE D 1

invente un instrument musical étrange, l'humanophone, où chacun tient sa note. J'en passe et de meilleurs. Il semble qu'à cet égard, Alessandro Baricco se soit inspiré des siens.

« Il y a une tradition dans ma famille on mène généralement une vie assez normale mais on utilise son génie le reste du temps. Par exemple, mon grand-père travaillait dans une banque mais il était génial aussitôt qu'il en sortait. Il mettait du génie dans le reste. Je suis peut-être le premier à avoir choisi un métier où le génie me sert. Il va sans dire que, dans ma famille, on voit cela comme quelque chose d'un peu vulgaire. »

Pour Alessandro Baricco, l'imagination n'exclut pas la rigueur. Lui qui vient d'une ville un peu triste et d'un milieu modeste, a un justement appris l'importance de la rigueur. Cette cité ouvrière du Nord où l'on prend la culture au sérieux. « Dans ma ville, on ne se parle pas inutilement. On emboîte son temps avec sagesse. Il y a une sorte de pudeur dans le travail intellectuel que j'adore. On ne s'écrit jamais. Ce n'est pas Rome. Si tu écris un article à Turin, 50 lignes, par exemple, le jour d'après, tu écris quelque chose d'autre. À Rome, tu penses à écrire ces 50 lignes. Tu as une idée. Tu commences à en parler. Tu discutes pendant deux mois. Et jamais tu ne les écris finalement. Ça devient une réalité virtuelle. La rigueur et le sérieux caractérisent en revanche la culture du nord de l'Italie à laquelle j'appartiens. »

Peut-être est-ce à cause de sa correspondance avec le nord industriels de son pays qu'Alessandro Baricco a situé son roman dans un pays imaginaire qui ressemble à s'y méprendre à l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle. Encore que si l'écrivain s'est fasciné pour cette époque, c'est que la technologie qui y naît déclenche une sorte d'explosion

de l'imagination et de la folie. À tel point que les gens croient soudain que tout est possible, réalisable. On se convainc qu'une idée suffit pour révolutionner le monde entier. Néanmoins, dans neuf cas sur dix, ces idées étaient cinglées. Pour le romancier, il s'agit d'un âge très poétique. Poétique, ses personnages le sont tout autant puisqu'ils se servent des ressources de leur imagination pour essayer de vaincre les limites de l'existence.

L'écrivain est conscient des dangers qui guettent un tel art de vivre. « Comme mes personnages passent davantage de temps dans le rêve que dans la réalité, cela peut devenir une sorte de vice, de névrose. Voilà pourquoi je ne prétends nullement que cette voie soit la meilleure... Il y a aussi une grande dignité qui émane d'une existence toute simple que j'admire. Mon livre est tout de même un hymne au dépassement de ses limites par le truchement de l'imagination. »

Quant à savoir de quel côté de la barricade se situe Alessandro Baricco, il hésite avant de répondre. « Je crains, dit-il, d'être raisonnablement fou. Il y a certainement en moi un croisement de rationalité et d'imagination. Un jour, l'une de ces deux aspirations vaincra puisqu'elles vont dans deux directions divergentes. En tous cas, ce n'est pas très commode dans la vie. »

Comment Alessandro Baricco parvient-il à ranger ses ailes? On peut certes se le demander. Lui dont les personnages semblent bien souvent dans l'abîme du rêve.

Il est vrai que la tentation subsiste, quand on a des ailes, de voler trop près du Soleil. À l'exemple d'Icare, la chute risque alors d'être vertigineuse.

CHÂTEAUX DE LA COLÈRE  
Alessandro Baricco, traduit de l'italien par Françoise Brun, Albin Michel, Paris, 1995, 302 pages

Le pays nommé  
Assiniwi nous revient avec son lexique

L'engouement des Français pour les Amérindiens ne se dément pas. Les éditions Albin Michel et Durocher leur consacrent chacun une collection entière. Au Québec, les Amérindiens ont aussi la cote: 31 500 exemplaires des *Inuits*, publié chez Libre Expression il y a quelques mois, se sont déjà tous envolés. Les Amérindiens, eux, sont rares à pouvoir donner leur version des faits...

D'origine crie par son père, Bernard Assiniwi, à la fois comédien, historien et conteur, est l'un des premiers intellectuels amérindiens à avoir obtenu une tribune. Voilà trente ans qu'il travaille à faire connaître une réalité amérindienne autre que folklorique ou belliqueuse. Il rappelle cette fois avec son nouveau *Lexique des noms indiens du Canada*, sorte de hors-d'œuvre avant le gros morceau promis pour l'automne: la saga des Béothuk, peuple amérindien dont il ne reste plus aucune trace.

Le lexique renseigne sur 762 lieux géographiques aux appellations aussi autochtones qu'Ottawa, Québec ou Canada, utilisées quotidiennement sans que l'on ne se rende plus compte que le pays a d'abord été nommé par des Amérindiens.

Assiniwi dit d'ailleurs avoir écrit (il faudrait dire « retravaillé ») car une version très partielle de ce lexique a été publiée en 1973) son ouvrage pour les Québécois. « Il est temps de parler du fait indien plutôt que du problème indien. »

La difficulté de pareil lexique vient surtout du fait que les langues amérindiennes sont toutes en images. Comme l'explique M. Assiniwi, « les gens disent à tort que Chicoutimi signifie: "jusqu'ou c'est profond" quand, en fait, en atikamek, cela signifie "qu'il y en a en dessous". »

Joli pays que ce pays quand il est compris: Ontario veut dire « c'est un beau lac », Kéngami vient du montagnais « l'eau va loin », Oka, « poisson doré », Péribonka, « à travers le sable », Manitowaning, « là où l'esprit se recueille ». Que viennent faire cependant, dans ce lexique canadien, les entrées de différents États américains ou de Chicago? Simple: nous amuser, sans doute: les Algonquins n'avaient-ils pas baptisé la ville des vents « pays de mouffettes ou bêtes puantes »?

Combien de clichés M. Assiniwi n'a-t-il pas entendus sur les Amérindiens! « Dans la série *Au nom du père et du fils*, par exemple, on a raconté n'importe quoi! Il ne serait pourtant pas plus compliqué ou plus long de consulter des experts pour s'assurer

de la véracité des détails », se plaint-il.

Certes, un chemin énorme a été parcouru depuis la première rencontre en 1966 entre un sous-ministre des Affaires indiennes et un chef indien, Max Gros-Louis. M. Assiniwi, lui, se souvient d'un haut fonctionnaire de ce même ministère qui, en 1965, lui avait serré la main en s'exclamant en anglais: « Ce que je suis content de finalement rencontrer un Indien! »

Vingt titres plus tard, Bernard Assiniwi se désolé cependant encore de la désinformation, notamment visible lors la crise d'Oka. Pourquoi avoir qualifié de crise amérindienne ce qui n'était, selon lui, qu'un problème endémique?

## L'oubli

Autre problème: ces grands pans de l'histoire trop souvent oubliés, comme l'épisode du chef Pontiac, qui, en « plus patriote français que les Français habitant notre pays », rappelle-t-on dans le lexique, combattit les Anglais à Detroit.

Mais il y a pire que l'oubli, il y a l'extermination pure et simple, comme celle qu'ont subie les Béothuks. Pour écrire sa saga sur ce peuple d'Amérindiens atypiques, blonds et très grands qui ont vécu jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle sur les côtes sud et nord-est de Terre-Neuve, M. Assiniwi est allé passer huit mois en 1988 dans cette province. « Tous les Terre-Neuviens jurent pourtant que tous les responsables du génocide ont regagné l'Angleterre, qu'il n'en reste plus un dans leur province! D'ailleurs, le gouvernement de Terre-Neuve, lui, nie l'existence même d'autochtones sur son territoire. »

La saga commencera en l'an 1000 et retracera le parcours de ce peuple jusqu'à sa dernière représentante, Shawandithit, décédée en 1829. Au fil de 534 pages, M. Assiniwi promet 55 faits historiques d'une réalité ignorée de la plupart.

Au fait, qu'arrive-t-il aux enfants de Davis Inlet?

L. L.

LEXIQUE DES NOMS INDIENS DU CANADA - LES NOMS GÉOGRAPHIQUES  
Bernard Assiniwi  
Leméac, Montréal, 1996, 185 pages

## VITRINE DU LIVRE DE POCHE

## La philosophie dans l'air

MARCEL JEAN

La philosophie est en vogue. Mon libraire trouve la situation paradoxale puisqu'au moment même où les lecteurs se laissent aller à des élans de curiosité pour Platon et Nietzsche, les professeurs de philosophie n'en finissent plus de se plaindre du sort que leur réserve la réforme de l'enseignement collégial. A mon libraire, je demande d'expliquer cet engouement soudain d'un lectorat qu'on dit pourtant de plus en plus frileux. Il hésite, puis parle du *Monde de Sophie*, qui pourrait autant être la cause que le symptôme de ce changement d'attitude des consommateurs de livres. Devant son discours qui se teinte ensuite de millénarisme, j'ai tôt fait d'abandonner. Si l'explication ne me satisfait pas, elle m'a convaincu d'aller voir comment la philosophie atteint le livre de poche.

COURS DE PHILOSOPHIE EN SIX HEURES  
UN QUART  
Witold Gombrowicz, Rivages Poche, Paris, 1995, 147 pages

À la toute fin de sa vie, miné par la maladie des poumons qui allait l'emporter, Witold Gombrowicz trouva dans la philosophie une raison de différer son suicide. De son domicile de Vence, en France, l'écrivain d'origine polonaise donna alors devant sa femme et Dominique de Roux un bref court de philosophie.

En six heures un quart (le dernier quart d'heure fut réservé au marxisme), l'auteur du fulgurant *Ferdydurke*, passa en revue les principaux courants de la pensée moderne, de Kant à Hegel, de Kierkegaard à Sartre. S'accordant tous les raccourcis, l'écrivain livra ainsi un chant d'amour à la philosophie, doublée d'une autre démonstration de son humour à la fois brillant et tragique. L'édition actuelle du *Cours de philosophie en six heures un quart* est préfacée par Francesco M. Cataluccio, qui décrit avec finesse la pensée de Gombrowicz.

NOTIONS DE PHILOSOPHIE I, II ET III  
sous la direction de Denis Kambouchner, Folio essais, Paris, 1995, 551, 696 et 736 pages.

Les trois volumes intitulés *Notions de philosophie* qui viennent de paraître chez Folio constituent, à n'en pas douter, un événement marquant dans le monde de l'édition philosophique. En effet, Denis Kambouchner, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, a réuni pour l'occasion 24 auteurs qui ont, chacun, rédigé un article d'environ 80 pages sur des notions comme la subjectivité, la vérité, l'intelligence, la technique et le mal. Évitant un vocabulaire trop spécialisé qui confinerait au jargon, les auteurs ont cherché à atteindre l'équilibre souhaitable entre la vulgarisation et les exigences d'une pensée complexe. L'ensemble, malgré les inévitables inégalités propres à de tels ouvrages collectifs, est une réussite et devrait réjouir ceux qui désire s'initier à la philosophie en adoptant une approche transversale, plutôt que chronologique.

CANDIDE  
Voltaire, *Le Livre de poche*, Paris, 1995, 223 pages

Voici le célèbre conte philosophique de Voltaire qui est réédité, précédé d'une nouvelle introduction de Sylviane Léoni, enrichi d'une douzaine d'images bien reproduites, et suivi des *Voyages de Scaramento* et du *Poème* sur le désastre de Lisbonne. Le texte de Mme Léoni, principal

accompagnement de cette nouvelle édition est plutôt scolaire et offre du Candide une lecture à la fois sage et bien documentée. Comme c'est l'usage, les vexations subies par Candide et le déboulonnage de l'optimisme auquel s'adonne Voltaire s'accompagnent d'un système de notes qui facilite l'accès au texte. Rien de vraiment nouveau avec ce livre, et tout va pour le mieux...

LES GRANDS LIVRES D'ÉTHIQUE  
Aristote, traduit du grec par Catherine Dalimier, Arléa, Paris, 1995, 222 pages

On a peu eu l'occasion de souligner le bon travail effectué par Arléa, qui publie avec soin des textes anciens (Cicéron, Sénèque, Plutarque, etc.) en collection de poche. Les *Grands Livres d'éthique*, qu'on connaît parfois sous le titre de *Grande morale*, sont très méconnus dans l'œuvre d'Aristote. Il faut d'ailleurs remonter à 1856 pour en trouver la dernière traduction française. Leur authenticité divise même les experts, comme l'explique Pierre Pellegrin dans son excellente introduction au texte. Abordant des notions comme l'équité, le courage et l'amitié, Aristote pose dans ce livre les bases d'une pensée ample et généreuse, qui devrait alimenter les méditations de nombreux lecteurs.

NIKOS KAZANTZAKI  
Traduit du grec par Yvonne Gauthier, Gisèle Prassinis, Pierre Fridas, et Pierre Aellig, Omnibus, Paris, 1979, pages.

Lecteur de Nietzsche et de Bergson, sensible au socialisme comme à l'existentialisme, le Crétois Nikos Kazantzaki (on l'écrit généralement Kazantzakis, mais il semble que l'écrivain lui-même avait supprimé le «s» final de son nom) est célèbre pour ses romans comme *Alexis Zorba* et *La Dernière Tentation du Christ*. Écrits après la Deuxième Guerre mondiale, alors que l'écrivain et ministre avait plus de soixante ans, ces livres proposent une pensée « bienfaitrice », une forme de renaissance dans un monde de destruction. Omnibus, qui se spécialise dans les ouvrages monumentaux, propose dans ce premier tome des romans trois des titres célèbres de Kazantzaki. À l'incontournable *Alexis Zorba* s'ajoutent donc *La Liberté ou la mort* et *Les Frères ennemis*.

JEAN DE LA FONTAINE  
Éditions Complexe, Paris, 1995, 1645 pages

S'il est un lieu littéraire où la morale s'expose clairement, c'est bien la fable. L'œuvre gigantesque de Jean de La Fontaine en est la démonstration. Enthousiasmant, voilà le mot qui me vient à l'esprit devant le gros volume établi et présenté par André Versaille pour les Éditions Complexe. On y retrouve en effet, en plus de l'intégrale des fables de La Fontaine, la totalité de ses sources (qui ont pour noms Esope, Horace, Ovide, Pétrone, etc.) et un large échantillonnage de sa postérité (qui va de Prévert à Valéry, en passant par Queneau et Sagay). Il s'agit d'un livre dont l'évidence est telle qu'on se demande encore comment on a pu s'en passer si longtemps. Un livre qu'on ne lira pas, mais qui nous accompagnera et qu'on méditera toute une vie durant. Une joie, donc, que nous offre le petit monde de l'édition à l'occasion du tricentenaire de La Fontaine.

**Concours 20<sup>e</sup> anniversaire**  
20 prix de \$200,00 • Certificat cadeau échangeable contre marchandise seulement

**L'ÉCHANGE**  
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD  
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h

3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Montréal  
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

**Librairie Garneau**

**LA GRANDE LIBRAIRIE DU NORD DE MONTRÉAL**

**MONIQUE PROULX**  
dédicacera son livre  
LES AUBORES MONTRÉALES  
samedi le 13 avril  
de 13 h 30 à 14 h 30

**Boréal** rég. 19,95 spéc. 17,95

1691, rue Fleury est, Montréal  
• Tél.: (514) 384-9920 • Fax.: (514) 384-4377  
Tous les jours de la semaine 9 h à 21 h 30

LES ÉDITIONS GAZ MOUTARDE INC.  
**LA REVUE EXIT**  
Tony Tremblay, directeur littéraire

et

**LES TERRASSES ST-SULPICE**  
le seul bar à soutenir financièrement  
la littérature québécoise

ou

1680 St-Denis, Montréal,  
Métro Berri-Uqam,

ont le très grand plaisir de vous inviter  
au lancement du numéro  
# 24 de la revue Gaz Moutarde  
ou numéro # 2 de la revue

Exit  
mardi, le 16 avril 1996,  
de 17h00 à 19h00,  
aux Terrasses St-Sulpice.  
La plus cordiale bienvenue.

# LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Une bourgeoise noire américaine

LE MARIAGE  
Dorothy West, Belfond, Paris,  
1996, 244 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

Dorothy West est une figure mythique de la culture noire américaine. Née en 1907 à Boston, elle fut, à partir de 1926, un des membres du mouvement Harlem Renaissance réunissant écrivains, poètes et dramaturges noirs. Ils étaient les premiers. La guerre de Sécession s'était terminée deux générations auparavant, il avait fallu tout ce temps pour qu'une intelligentsia de couleur se développe et qu'ils se décident enfin à revendiquer la spécificité de leur culture.

C'est en 1926 que Dorothy West remporte le premier prix de la nouvelle du magazine *Opportunity*. Et alors que le mouvement Harlem Renaissance s'éteint, elle continue de publier dans les magazines, s'éloignant peu à peu de toute forme de militantisme et de toute idéologie de combat. Elle avait commencé à écrire *Le Mariage* à la fin des années quarante et ne l'avait pas achevé. C'est Jacqueline Kennedy qui la poussa à le terminer.

Petits-fils et arrière-petits-fils d'esclaves, les personnages du roman sont de grands bourgeois. Ils sont riches, possèdent des propriétés dans l'enclave noire de Martha's Vineyard, leur peau, à cause du métissage, est pâle, ils peuvent même passer à l'occasion pour des Blancs. Ils sont les fils de l'Amérique et sont aux prises avec les mêmes contradictions qui hantent leurs congénères blancs: les contradictions nées des classes sociales, du pouvoir et de l'argent.

Mais en dépit du fait qu'ils sont parfois blonds aux yeux bleus, il y a des frontières toujours infranchissables, des tabous solidement ancrés et des limites à ne pas dépasser.

Ce sont ces limites, et ce qui se passe lorsqu'on les transgresse, qui intéressent Dorothy West.

Shelby, la plus jeune fille de la maison, doit épouser un musicien de jazz blanc. Nous sommes dans les années cinquante, l'intégration est un mot qui n'existe pas encore et nul doute que si Shelby n'était pas aussi pâle, le mariage aurait peu de chances de se faire. Bien sûr, il y a l'amour dans tout cela,

mais plus encore deux clans qui s'affrontent. D'une part Gram, l'arrière-grand-mère blanche, fille d'une aristocratique famille de planteurs du Sud, qui ne s'est jamais remise du fait que sa fille, la grand-mère de Shelby, ait épousé un Noir. C'est d'un œil ravi qu'elle voit la tournure des événements et le juste retour à ce qui aurait toujours dû être. D'autre part, Liz, la sœur de Shelby, qui s'interroge et remet en question la décision de sa sœur, lui reprochant de trahir sa race, lui enjoignant de demeurer fidèle à l'esprit de conquête qui a prévalu dans la famille depuis trois générations. Ce même esprit qui a permis à des fils d'esclaves de devenir médecins ou présidents d'université.

### Un monde disparu

Mais il n'y a pas que ce dilemme à l'intérieur de ce roman. Dorothy West nous fait remonter toute la filière et nous met en contact avec les ancêtres de tout ce beau monde. Gram constitue le dernier vestige d'un monde disparu où les esclaves noirs chantaient en ramassant le coton et où le droit de cuisiner pour le maître blanc tenait de la prérogative universelle.

Beaucoup de chemin a été parcouru depuis pour accéder à la liberté et au pouvoir, et de cela ont été témoins et acteurs Preacher, le prédicateur assoiffé de terre et de bétail, Isaac, éduqué chez les Blancs et qui accède à l'université, et Hannibal, qui a réussi à épouser une femme blanche.

Avec ce retour sur les événements, nous voyons défiler devant nos yeux, avec beaucoup de justesse et d'acuité, une histoire méconnue du peuple noir américain: celle d'une grande bourgeoisie qui a accédé à l'argent, au confort et aux grandes écoles mais qui, en même temps qu'elle adoptait les valeurs des Blancs, est toujours demeurée au sein des murs de son ghetto doré.

Dorothy West rend de façon âpre ces combats et ces luttes qui déchirent une même communauté. Elle dénonce les clichés et reste sans concession pour remettre en face d'eux-mêmes les membres d'une élite qui a voulu forcer les portes du rêve américain. Ce rêve, nous dit-elle, se réalise peut-être seulement au prix d'une acculturation.

LES PETITS BONHEURS

## Des confessions, vraiment?



GILLES ARCHAMBAULT

ROMANS ET NOUVELLES II (1904-1924)  
Thomas Mann, traduits de l'allemand par Louise Servicen, etc., notices et notes de Jean-Louis Bandet et Jean-Marie Valentin, Collection «La Pochothèque», Paris, 1995, 1471 pages

Excellente initiative que celle de publier en poche l'essentiel de l'œuvre du grand romancier qu'est Thomas Mann. Ce deuxième tome — un troisième est annoncé — présente des récits moins connus de l'auteur, mais aussi *La Mort à Venise*, *La Montagne magique* et *Les Confessions du chevalier d'industrie Félix Krull*.

*La Montagne magique*, l'a-t-on assez dit, est un sommet de cette vaste entreprise romanesque. Mann y aborde les débats politiques et philosophiques qui avaient cours pendant les années qui ont suivi la Première Guerre mondiale. Si j'ai préféré, pour les fins de cette chronique, relire *Les Confessions du chevalier d'industrie Félix Krull*, c'est que ce roman est une exception dans l'univers de leur auteur. Il s'agit d'une parodie très libre de l'œuvre de Goethe. Félix Krull est à sa façon une sorte de Faust.

Exception de plusieurs manières. Mann n'est pas un auteur léger, un romancier dont les facettes seraient la marque de commerce. Comment cet auteur grave s'est-il laissé aller à rédiger sur le mode badin un roman initiatique? La décision n'est pas venue de soi puisque le maître a entrepris d'écrire son *Krull* dès 1910 et qu'il ne l'a publié que l'année précédant sa mort, soit en 1954.

Autre sujet d'étonnement, ce roman est écrit au *je*. Mann ne prisait pas outre mesure cette pratique, ne l'ayant utilisée qu'une seule fois. On serait du reste fort déçu si l'on s'imaginait que le terme *confessions* doive être entendu dans le sens que l'on

donne à celles de Saint-Augustin ou de Jean-Jacques Rousseau.

Félix Krull est presque l'anti-Thomas Mann. Il est né dans une famille bourgeoise — comme Mann — mais connaîtra très vite l'humiliation. Ruiné, son père qui a fait fortune avec la commercialisation d'un mauvais champagne se suicide. Le jeune homme se voit donc forcé de devenir liftier dans un grand hôtel parisien.

Krull est un petit escroc. Dès l'enfance, il commettait de petits larcins. Pour s'épargner le service militaire, il simule l'aliénation. Arrivé aux douanes françaises en provenance de Francfort, il s'empare de bijoux qu'a laissés tomber une belle passagère. Heureux hasard, il retrouvera la passagère à l'hôtel où il doit prendre du service. La riche dame le trouve séduisant, l'invite à une partie de jambes en l'air. Elle est joyeusement perverse, l'inconnue, souhaiterait même que le beau jeune homme la roue de coups. Il pourra avec son consentement faire main basse sur d'autres bijoux et sur des espèces sonnantes. Félix vendra le fruit de ses vols à un regrattier, s'installera à son compte. Et toujours, il séduit.

De liftier, il devient maître d'hôtel. Il a à peine atteint cet échelon de la hiérarchie hôtelière qu'il fait la rencontre d'un jeune marquis. Bien étrange chevalier d'industrie en réalité que ce Félix Krull dont les aventures sont celles d'un joueur vaguement insouciant.

Thomas Mann a entraîné ce roman tout au long de sa vie, l'a repris à différents moments, puis abandonné. L'œuvre paraîtra dans son état d'achèvement. Comme si Mann avait souhaité que ce ton de liberté, ce ton libertaire, qui lui était inhabituel, lui serve de testament. Souhaitait-il opposer la figure d'un être libre à celle de l'écrivain attelé à une tâche qui l'écrase? Une sorte d'hymne à la jeunesse.

«Tout se passe comme si Mann avait souhaité que Les Confessions du chevalier d'industrie Félix Krull lui serve de testament»

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Des histoires que la peur enchante



JACQUES ALLARD

OÙ VONT LES SIZERINS FLAMMÉS EN ÉTÉ?  
Histoires  
Robert Lalonde, les Éditions du Boréal, Montréal, 1996, 163 pages

«Aujourd'hui, j'étais ce traqueur de Sahara. Entre les arbres, j'apercevais la rivière en feu et les ramures des grands pins qui flambaient au-dessus de moi. J'avancai encore, pris d'une émotion faite à moitié de la peur et à moitié de l'envie que se produise pour de bon ce cataclysme lent et irréversible qui était depuis un moment commencé. Je vis tout à coup un lièvre haletant sous un sapin aussi sec qu'un arbre de Noël après les Rois. La bête était épouventée mais immobile, peut-être mourante. Elle détaïla paresseusement quand je m'approchai et j'entendis distinctement son couinement d'agonie qui venait de derrière une touffe de saules. J'écartai les ramilles craquantes et découvris le lièvre couché sur le flanc, dans le lit blanc comme du sel d'un ruisseau tari.»

Ce passage, tiré du dernier récit, illustre un peu le regard fasciné que Robert Lalonde promène depuis son premier roman, *La Belle Épouvante* (prix Robert-Cliche 1980), sur la faune et la flore du Québec. Nous sommes beaucoup à le suivre, privés que nous avons été par notre tradition littéraire de ce grouillement d'images fondamentales. Mais il y a plus encore qui renvoie au moteur même de cette fiction. Au lapin qui halète ici, en un de ces jours écrasants de juillet, alors que même de violents orages n'apportent pas d'apaisement, succédera une poule d'eau détraquée, couvant trois cailloux, le tout accompagné de ce sentiment presque joyeux d'inquiétude où nous reconnaissons habituellement le narrateur de Lalonde. Il a quinze ans ici et la peur l'enchante. Comme d'habitude, puisque cette belle épouvante, selon notre vieille expression, paraît conduire l'œuvre entière.

Le phénomène se voit dans cette fréquence de l'ombre (et des ombres et des ombrages) que traversent les personnages, comme si tous les jeux du jour et de la nuit, les courses méditatives dans les brises du passé n'avaient pour fin que d'arriver à quelque trou d'ombre. Cela se remarquait fortement bien auparavant, par exemple dans les images édiennes de *Sept lacs plus au Nord* (Seuil, 1993). Il en va encore de même pour le chant des oiseaux et des insectes, et les bruits si variés de la nature où éclate tout à coup la force du silence. Que trouver au fond de l'ombre et du silence? Encore ici, ce sera l'autre, le secret de l'autre. L'amour de la première étreinte alors que l'autre est un autre moi, un pareil à soi, au temps des amitiés particulières.

Cela se voit bien dans la dernière histoire, intitulée *Ceci est mon corps*. Le titre vous en annoncera déjà la



Robert Lalonde

couleur. Mais c'est d'abord celle de la messe à laquelle ont joué tant d'adolescents jusqu'aux années soixante. Elle sera ici officiée par Gilles Rézenné, un jeune Amérindien aux yeux un peu fous qui, un jour, entraîne le narrateur dans la grotte où il a caché le saint sacrement dérobé à l'église: un ciboire en or, rempli d'hosties. Heureusement non consacrées, se dira le narrateur de 15 ans, pour mieux consentir à la communion, moins parodique qu'on ne s'y attend, et à coup sûr très pudique. Il a clairement «le désir incertain, émouvant du corps du mépris»,

mais un autre désir s'impose encore plus violemment: celui de l'unité et de la réconciliation qui l'amènerait à récrire l'histoire d'Abel et de Caïn... C'est qu'ici le désir, même celui si fréquent du corps (du sizerin, du grillon, du chat, du cheval, de la mère, de l'ami), rêve d'écriture. La narration, si souvent portée par le souvenir, passe presque toujours par le rêve et, surtout, la rêverie. Une telle écriture fantasmagique donne souvent de ces tableaux du désir et de la tendresse comme on n'en a que chez les meilleurs écrivains.

Parmi ceux qui restent en refermant le livre: Tit-Ange, une petite fille qui fait la morte pour faire oublier à son père la mort de la compagne. Je revois encore Raoul, le poète animalier qui refait son poème, destiné au feuillet paroissial, en frôlant l'épauve ronde («de dauphine») de sa femme. La stérne affolée par la tempête imminente et qui s'accroche, désespérée, à la tête d'un pêcheur. La religieuse qui pardonne au vieux meurtrier réfugié au couvent: a-t-il aussi mangé les précieuses brioches pasciales? c'est que «des fois, y faut beaucoup de violence pour jouir d'une vraie douceur...» Et puis, il y a la vieille qui meurt de bonheur en embrassant son ange de petit jeune homme, celui qui a un anneau dans le nez comme pour mieux se faire conduire. Ou même: l'étreinte (très pudique) du «fou des chevaux» avec un étalon, ce qui donne peut-être le meilleur récit après celui de la communion amérindienne.

Après les *Aurores montréalaises* de Monique Proulx (beaucoup plus inventive au plan formel), voici dix bonnes histoires qui disent bien où niche en toute saison le désir.

Une belle épouvante qui paraît conduire l'œuvre entière

Venez rencontrer  
**Yves BEAUCHEMIN**  
le dimanche 14 avril de 14h00 à 15h30  
Yves Beauchemin  
Le Second Violon  
Champigny  
4380 St-Denis, Montréal

**SOLDE PRÉ-INVENTAIRE**  
ÉPARGNEZ JUSQU'À **60%**  
sur des centaines d'articles  
**Champigny**  
GRANDE SURFACE SUCCURSALES  
4380, rue Saint-Denis 844-2587 ouvert de 9h à 22h, 7 jours  
Ⓜ Mt-Royal  
Ⓟ rue Drolet, via rue Mt-Royal  
371 Laurier O. 277-9912  
Carrefour Angrignon 365-4432  
Mail Champlain 465-2242  
Centre Laval 688-5422

**LIQUIDATION de Livres Anciens**  
18ème, 19ème et 20ème siècles  
Littérature, Enfants, Art, Histoire Naturelle, Voyage, Religion et plus.  
Heures: mardi - vendredi 11h à 18h samedi 10h à 17h  
**GALERIE MAZARINE**  
1448, O. rue Sherbrooke, Montréal, (entre Bishop & McKay - métro Guy)  
Tél.: (514) 982-6566

**LIBRAIRIE HERMÈS** Depuis 1976  
de 9h à 22h  
362 jours par année  
1120, ave. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

La librairie Gallimard et le Département d'études littéraires de l'UQAM vous invitent à rencontrer  
**GUY SCARPETTA**  
à l'occasion de la parution de son dernier livre:  
**L'Âge d'or du roman**  
publié chez Grasset  
le dimanche 14 avril 1996 de 15h00 à 17h00  
à la librairie Gallimard 3700, boul. Saint-Laurent  
Tél.: 499-2012 Fax: 499-1535  
e-mail: infogal@gallimard-mtl.com

**Ironique et tendre...**  
Depuis quelques années, Gilles Archambault nous fait sourire le matin, à l'émission «CBF-Bonjour», avec ses Chroniques à la fois tendres et amusées. Retrouvez, à les lire dans ce recueil, le plaisir que vous avez eu à les entendre.  
Homme de radio, féru de littérature et de jazz, Gilles Archambault a construit, depuis plus de trente ans, une œuvre imposante de romancier, de nouvelliste et de chroniqueur.  
DERNIÈRES CHRONIQUES MATINALES  
Boréal  
172 pages • 19,95 \$  
Qui m'aime me lise.

## L I V R E S

POÉSIE

## Lorsque la poésie rencontre la science

L'INTELLIGENCE DES FLAMMES  
Denys Néron, Éditions du Noroît, Montréal  
1995, 122 pagesL'ESPACE OÙ TOURNENT LES ÊTRES  
Michel Lemaire, Éditions du Noroît, Montréal,  
1996, 73 pages

DAVID CANTIN

Il est plutôt rare que l'on retrouve les noms d'hommes de science comme Kepler, Einstein ou Pythagore évoqués dans l'univers créateur des poètes! Pourtant, Denys Néron et Michel Lemaire s'en réclament ouvertement dans leur plus récente parution. Peut-on en déduire qu'il s'agit d'une nouvelle forme de connaissance intuitive?

Paru à la fin de la décennie soixante-dix, *L'Équation sensible* (L'Hexagone, 1979) de Denys Néron compte, pour moi, parmi les œuvres véritablement exceptionnelles en poésie québécoise. Il y a dans ce livre une richesse de la pensée et de l'émotion qui m'étonne à chaque fois que j'ai la chance d'en reprendre la lecture! Récemment, les éditions du Noroît ont pris l'heureuse initiative de publier la suite tant attendue, *L'Intelligence des flammes*. En prose et en vers libres, ce nouveau recueil se situe dans la même veine que son prédécesseur, s'inspirant de la tradition lyrique du romantisme spirituel qui passe de Goethe à Novalis.

La poésie pour Néron se traduit par un dialogue incessant avec d'autres créateurs, dans le but d'interroger ce que représente la connaissance humaine. La théorie des ensembles de Georg Cantor, l'intuition sensible des présocratiques ou encore le regard visionnaire de Jakob Boehme s'unifient dans ce livre sur le destin personnel pour dévoiler une conscience métaphysique:

«Mesure avec ton cœur ce qui t'est donné sans mesure. A l'apparente infinité des nombres répond celle des âmes dispersées comme une neige qui va fondre. Mais la semence choisie parmi celles qui tombent et préservée hier pour un fruit prophétique repose au fond du temple comme un cristal qui songe.»

Dans une prose des plus denses, la recherche éthique se mêle au combat spirituel, pour que l'homme en arrive à comprendre le sens de l'univers. Pourtant, au-delà de la gnose et des impulsions du monde sensible, l'âme du poète ne cherche qu'à retransmettre l'essence amoureuse qui l'habite: «Nous nous éveillons avant que le songe ne soit dissous par l'encre du jour. Dans le plus profond sommeil, nous continuons d'aimer et d'écrire avec nos mains.»

Parfois difficile à traverser, ce long monologue intérieur que représente *L'Intelligence des flammes* de Denys Néron contient une richesse évocatrice inestimable, auquel on se doit de revenir.

Plus courts, les poèmes en prose de *L'Espace où tournent les êtres* empruntent un registre assez différent de celui de *L'Intelligence des flammes*. Davantage elliptique, ce quatrième recueil de Michel Lemaire tente de créer un parallèle entre le mouvement des émotions humaines et celui des lois de la nature. Dès la deuxième page, les découvertes de Johannes Kepler sont évoquées: «Pour ce qui est de la solitude des astéroïdes, elle n'est pas ce qu'on pourrait croire. Comme on le sait, le froid et l'éloignement sont des données relatives. Parlez-en aux astronautes. Mais l'ellipse semble une figure impossible lorsqu'on court ainsi dans la nuit sans connaître les lois de Kepler.»

Se regroupant autour de cinq parties, ces textes relèvent d'une écriture maîtrisée qui, malheureusement, ne parvient pas toujours à convaincre. Comme dans d'autres livres de Lemaire, le cynisme vient, parfois, restreindre la véritable expression du sentiment poétique.

Je retiens surtout les première et dernière sections, où la voix retrouve une justesse comparable à celle offerte dans *L'Envers des choses* (Éditions Quinze, 1976 - Éditions du Noroît, 1993): «Il demeure des braises, une légère fumée grise. On ne sait si le feu va s'éteindre ou reprendre. Les tangentes amoureuses se sont-elles usées ou consumées? Cela vaut-il la peine? de tracer les signes, de rassembler les flammes. Et de forger l'anneau qui ne serait plus un cercle abstrait.» Cette manière d'utiliser les formes géométriques pour saisir à nouveau une émotion ouvre un espace intéressant pour les œuvres éditoriales de Lemaire!

La poésie pour Denys Néron se traduit par un dialogue incessant avec d'autres créateurs

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Féministes dans la tourmente pornographique



ROBERT SALETTI

INTERDIT AUX FEMMES

(LE FÉMINISME ET LA CENSURE DE LA PORNOGRAPHIE)

Nathalie Collard et Pascale Navarro, Boréal, 1996, 142 pages

«L'ESPRIT DE CENSURE»

Sous la direction de Marc Angenot, vol. 7, n° 1-2 de la revue *Discours social/Social Discourse* 1995, 260 pages

Contrairement à la rhétorique libertaire des années soixante et soixante-dix («Il est interdit d'interdire»), l'esprit de censure semble en nette recrudescence. Signe des temps, l'esprit de censure apparaît désormais comme venant aussi bien d'une prétendue gauche radicale (assimilée au phénomène de la «rectitude politique») que des droites traditionnelles qui reprennent du poil de la bête. Ainsi verra-t-on un gadget comme la poce électronique anti-violence qui doit être installée dans nos téléviseurs être défendue par des groupements féministes en même temps que par des ligues de morale chrétienne.

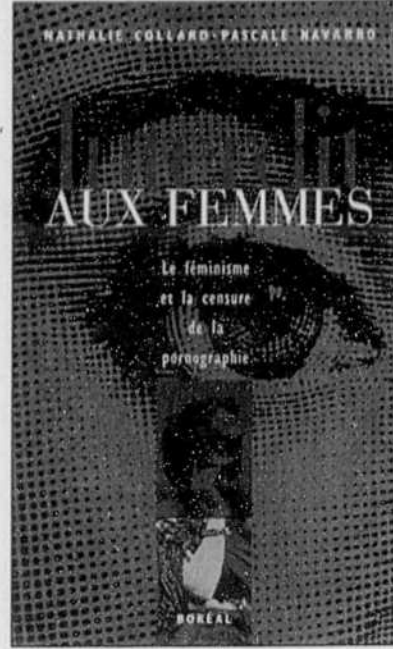
C'est justement le féminisme qui est sur la sellette dans *Interdit aux femmes*, cet essai-choc publié chez Boréal par deux jeunes journalistes de l'hebdomadaire *Voir*, Nathalie Collard et Pascale Navarro. Pas tout le féminisme, en fait. Mais le féminisme qu'il est convenu d'appeler radical, celui qui prône la censure et qui estime que la pornographie constitue la quintessence de l'exploitation masculine de la femme. Mais avant d'entrer dans le détail, une petite distinction s'impose.

Schisme féministe

C'est un fait reconnu que le débat

sur la censure et la pornographie a eu pour effet, aux États-Unis en particulier, de faire éclater le mouvement féministe en deux factions. L'une, orthodoxe et encore dominante, exige que l'on censure la pornographie (essentiellement, toute représentation sexuelle explicite) parce qu'elle dégrade les femmes; l'autre, marginale et minoritaire, défend la pornographie moins pour elle-même que pour s'opposer de manière générale à l'esprit de censure qui motive les tenants de la ligne dure. Dans la catégorie du militantisme anti-porno, on retrouve deux intellectuelles bien en vue: Catharine MacKinnon et Andrea Dworkin, qui vont jusqu'à soutenir que la production imprimée ou filmée de sexualité explicite tient de la littérature haineuse et peut être comparée au nazisme ou au Ku Klux Klan. Ni représentation ni fiction, la porno constituerait de ce point de vue un acte criminel et nécessiterait une dérogation à la liberté d'expression garantie par la Constitution américaine. La dépareillée Camille Paglia a vertement dénoncé cette idéologie doctrinaire dans son ouvrage *Vamps and Tramps*. Or, MacKinnon et Dworkin sont aussi dans la ligne de mire du tandem Collard-Navarro.

De fait, le travail des deux journalistes consiste pour une bonne part à retracer les manifestations canadiennes et québécoises de ce féminisme radical. Et à les dénoncer. Ces manifestations sont relativement variées. Elles vont de l'arrêt Butler qui, en 1992, a fait du Canada le seul pays occidental à avoir législativement décrété que la pornographie est nocive pour la société en général et pour les femmes en particulier, à la politique éditoriale de la défunte *Vie en rose*, mais on les repère surtout dans les rapports officiels des nombreux conseils et comités consultatifs voués à la promotion du statut de la femme. L'argumentation dissidente de Collard-Navarro sur la sexualité et la pornographie est simple mais efficace. Le féminisme procensure a tort de rejeter en bloc, sans aucune discussion, la porno, car un des effets de ce rejet est de «diaboliser» la sexualité féminine. Historiquement, la censure a toujours causé plus de



cessaires dans le développement d'un discours proprement féminin sur la sexualité. Globalement, Collard-Navarro choisissent leurs exemples dans l'actualité. Sans être absentes, les discussions théoriques sont plutôt limitées.

Certes, des objections possibles au caractère prétendument subversif de la porno sont trop vite balayées, comme celle de Bernard Arcand (dans *Le jaguar et le tamanoi*) pour qui la porno est devenue un produit de consommation de masse exclusivement axé sur la stimulation sexuelle. Certes, certaines affirmations froissent la naïveté ou la facilité («Allons-nous mettre la clé dans une industrie [la porno] qui fait travailler des millions de gens?»). Mais le propos de *Interdit aux femmes* rassérènera ceux qui ne digèrent plus la langue de bois du féminisme.

Compléments d'information

D'ailleurs, ceux qui seraient un peu plus exigeants sur le plan théorique pourront regarder du côté de la revue universitaire *Discours social* qui a fait paraître l'an passé un numéro sur «L'esprit de censure». L'article d'introduction de Marc Angenot est particulièrement instructif en ce qu'il fait un tour d'horizon des manifestations de l'esprit de censure contemporain dans des domaines comme les arts, l'histoire, la vie universitaire et le... féminisme. Le ton y est nettement plus polémique que dans une analyse universitaire traditionnelle. Plus polémique même que dans *Interdit aux femmes*. J'y lis ceci qui est général et qui se rapporte au propos de Collard-Navarro: «Les censures ont toujours été une réaction d'angoisse aux modernisations. Et encore: «Les argumentations [modernes] en faveur de la liberté d'expression pleine et entière sont surtout, à l'examen, des argumentations contre la censure et ses entrave-ments, des argumentations qui jugent au bout du compte que les expressions les plus viles et mensongères qu'on laisserait circuler (quitte à les dénoncer) sont moins graves et plus dangereuses que des législations qui ont décidé officiellement de ce qui est moral et chaste, de ce qui est beau et de ce qui est vrai.»

A quoi correspond concrètement ce féminisme dissident, se demandera-t-on? C'est une question difficile à laquelle répondre, car les auteurs de *Interdit aux femmes* attaquent d'abord la censure qu'elle ne définit la liberté de parole. À cet égard, les exemples de la chanteuse rock Madonna et de la «performeuse» Annie Sprinkle, tant décriés par l'orthodoxie féministe, sont perçus comme des pas peut-être maladroits mais né-

ESSAIS ÉTRANGERS

## La mélancolie française au jour le jour



ANTOINE ROBITAILLE

L'ANNÉE DES DUPES  
Jacques Julliard, Seuil, Paris, 1995, 367 pagesPOUR LA BOSNIE  
Jacques Julliard, Seuil, Paris, 1995, 317 pages

Les journalistes, dit-on, écrivent l'histoire au jour le jour. Jacques Julliard, historien, professeur à l'École des hautes études en sciences sociales mais aussi chroniqueur au *Nouvel Observateur*, aime, lui, la com-

menter au jour le jour, au-delà du simple travail du messenger, pour donner un sens aux événements qui surviennent.

Il nous propose d'ailleurs actuellement deux recueils d'analyses et de commentaires quotidiens. Un journal de l'année 1995, *L'Année des dupes*, et *Pour la Bosnie*, un colligé d'articles publiés dans *L'Obs* sur la guerre en ex-Yugoslavie.

Il ne s'agit donc pas de livres à thèse mais d'une suite de commentaires, de courts essais, de billets. Aux romanciers contemporains, Julliard, dans son journal, reproche de faire «des romans en kit: *Do it yourself*», où l'on exige du lecteur qu'il recompose le récit. Or, les deux livres de Julliard ont beaucoup en commun avec cette forme!

N'empêche que cet aspect parcelaire a plusieurs avantages. Il nous fait voir comment les opinions évoluent avec les événements, quitte à tenir l'avenir pour acquis: Balladur

président, avant même les élections! Mais mises en contact avec de nouveaux événements, nos opinions se métamorphosent, notre regard sur le monde change. Des événements surviennent, que personne n'avait prévus, mais que tous, soudainement, croient avoir vu venir depuis longtemps: la chute de l'URSS en est le meilleur exemple. En politique particulièrement, combien de fois cette myopie se reproduit-elle? Pourquoi? Pour la simple raison que la politique ne peut être science. «Un an en politique est une éternité», dit-on.

L'année 1995, en France, est avant tout une année présidentielle commençant avec le renoncement de Jacques Delors en décembre 1994 qui se clôt, selon Julliard, avec la mort de François Mitterrand.

Elle donne lieu à un lent procès de «démitterrandisation» dont le récit de Julliard nous fait prendre conscience. C'est une fin de règne, sa descente aux enfers des «affaires» et des révélations. La période est pétrie des contradictions d'un pays toujours tiraillé entre l'égalité révolutionnaire absolue et l'aristocratie du type roi Soleil, avec un régime construit autour d'un homme puissant, entouré de courtisans, mystérieux, cynique et ambigu. Mais surtout malade. Julliard raconte quelques anecdotes où le président se montre affecté, dans son travail quotidien, par la maladie. On parla au président, qui devait être porté par ses gardes du corps, de la «Bosnie» et il entendit «l'Algérie». Et Julliard déplore qu'on n'ait pas su débattre de la nécessité pour un président malade de démissionner. C'est, dit-il, le «syndrome Pampidou».

Fin de règne. Rien de surprenant, donc, dans ce ton mélancolique qui imprègne l'ensemble du journal. Une mélancolie à plusieurs visages, qui prend parfois l'allure du pessimisme, contré, toutefois, par le christianisme de l'auteur.

Au reste, notre auteur a la tête politique. Julliard fait partie de ce groupe d'intellectuels français qui s'engagent dans les débats de l'heure presque autant que les politiciens eux-mêmes. En réel combattant.

Il désespère d'ailleurs de voir l'évolution de la classe politique française. «La chute de Tapie, écrit-il, c'est la chute de toute une société.» Et, surtout, il ne ménage pas ses critiques envers Mitterrand. En parlant d'un «socialisme mafieux» qui a émergé en France, Julliard affirme que «Mitterrand commence comme Jaurès et

finit comme Papandréou» ou que «Mitterrand n'aura été qu'une star, comme il s'en trouve à Monaco ou Hollywood. Notre Marlène». Acérée, la plume de Julliard. Voltairienne, et souvent trempée dans l'humour.

Bien qu'heureux de sa vitalité, Julliard craint l'arrivée de Chirac aux affaires. A la télé, il le trouve «vague et incompetent». Il déplore ses fréquents changements de cap, son manque de conviction. Julliard fait partie de ce qu'il nomme la «deuxième gauche». Profondément européen, son choix présidentiel était Delors. Il porte une certaine admiration à Michel Rocard, qu'il rencontre souvent lors de «dîners». Il s'ennuie, comme toute la France et même Glucksman, l'ancien maoïste, du général de Gaulle, de sa grandeur, de sa capacité d'ignorer les conventions. Au fait, cette nostalgie généralisée du général, et à travers ce personnage, d'une France fière d'elle-même, qui pèse un peu plus que son poids réel, n'est-elle pas un des plus forts signes de la «démitterrandisation»?

C'est du reste en parlant de De Gaulle que Julliard aborde le référendum québécois. Les Québécois curieux voudront sauter rapidement à ces pages (291-292, 296). Un 30 octobre, Julliard s'est couché en croyant le Québec indépendant, rêvant que le général, «là-haut», devait être bien content. Il s'est éveillé et ne put étouffer une profonde déception, même si, en France, «les gens raisonnables souhaitaient la victoire du NON».

Son adhésion à la souveraineté du Québec semble en être une d'émotion: «Je pense à la tristesse de mes amis [...], je pense surtout aux femmes [...], Louise Beaudoin, Denise Bombardier, Yolande Cohen.» Sur la question du nationalisme, nullement en contradiction avec sa position sur le Québec, il refuse d'y voir là la cause des maux de notre époque. Il rejoint Alain Finkielkraut dans sa défense de la Croatie et fustige principalement les dirigeants serbes. Il est le défenseur du parallèle historique entre Munich (1938) et Sarajevo, traitant tous les réalistes politiques de «munichois», eux qui refusent de défendre «les valeurs européennes en Bosnie», «confondant agresseurs et agressés». Il développe ces thèses dans les chroniques regroupées dans *Pour la Bosnie*.

Bref, Julliard est un intellectuel qui aime à interpréter le monde, le fait de façon intéressante sans renoncer à le transformer. Pour joindre l'auteur de cette chronique: arinnov@riq.qc.ca

**BEST-SELLERS**

CETTE SEMAINE CHEZ **Librairie Garneau**  
Case Postale 1727, Québec (Québec) G1K 7K9

**ROMANS QUÉBÉCOIS**

1. LE SECOND VIOLON, Yves Beauchemin — éd. Québec-Amérique
2. LES AURORES MONTRÉALES, Monique Proulx — éd. Boréal
3. ZOMBIE BLUES, Stanley Péan — éd. La Courte Échelle
4. MISS SEPTEMBRE, François Gravel — éd. Québec-Amérique

**ESSAIS QUÉBÉCOIS**

1. HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC, TOME 2, Jacques Lacoursière — éd. Septentrion
2. ALLÉGORIES POUR GUÉRIR ET GRANDIR, Michel Dufour — éd. JCL
3. INTERDIT AUX FEMMES, Nathalie Collard et Pascale Navarro — éd. Boréal

**ROMANS ÉTRANGERS**

1. L'ÎLE DU JOUR D'AVANT, Umberto Eco — éd. Grasset
2. L'ALCHIMISTE, Paulo Coelho — éd. J'ai lu
3. LE LIVRE DE SAPHIR, Gilbert Sinoué — éd. Denoël
4. LA PROMENEUSE D'OISEAUX, Didier Decoin — éd. Seuil

**ESSAIS ÉTRANGERS**

1. LE COMPAGNON DU DOUTE, John Saul — éd. Payot
2. LE DÉSIR D'ÊTRE UN VOLCAN, Michel Onfray — éd. Grasset
3. CES MOTS QUI GUÉRISSENT, Larry Dossey — éd. J.C. Lattes

**LIVRE JEUNESSE**

1. LES GRIZZLIS AU LIT, Wolfgang Bittner-Gostli — éd. Nord-Sud

**LIVRES PRATIQUES**

1. GUIDE DES ARBRES ET DES PLANTES À FEUILLE DÉCORATIVE, Benoît Prieur — éd. de l'Homme
2. LE FRANÇAIS AU BUREAU, Noëlle Guilloton-Hélène Cajole-Laganrière — Publications du Québec

**COUP DE COEUR**

1. IMAJICA TOME 1, Clive Barker — éd. Rivages

24, côte de la Fabrique, Québec G1R 3V7 Tél.: (418) 692-4262

**LIBER • PUL**

Jean-François Gaudreault-DesBiens

**LA LIBERTÉ D'EXPRESSION ENTRE L'ART ET LE DROIT**

300 pages, 30 \$

J.-F. Gaudreault-DesBiens

**LA LIBERTÉ D'EXPRESSION ENTRE L'ART ET LE DROIT**

# LIVRES

ARTS VISUELS

## Images lumineuses de la plaine imaginaire

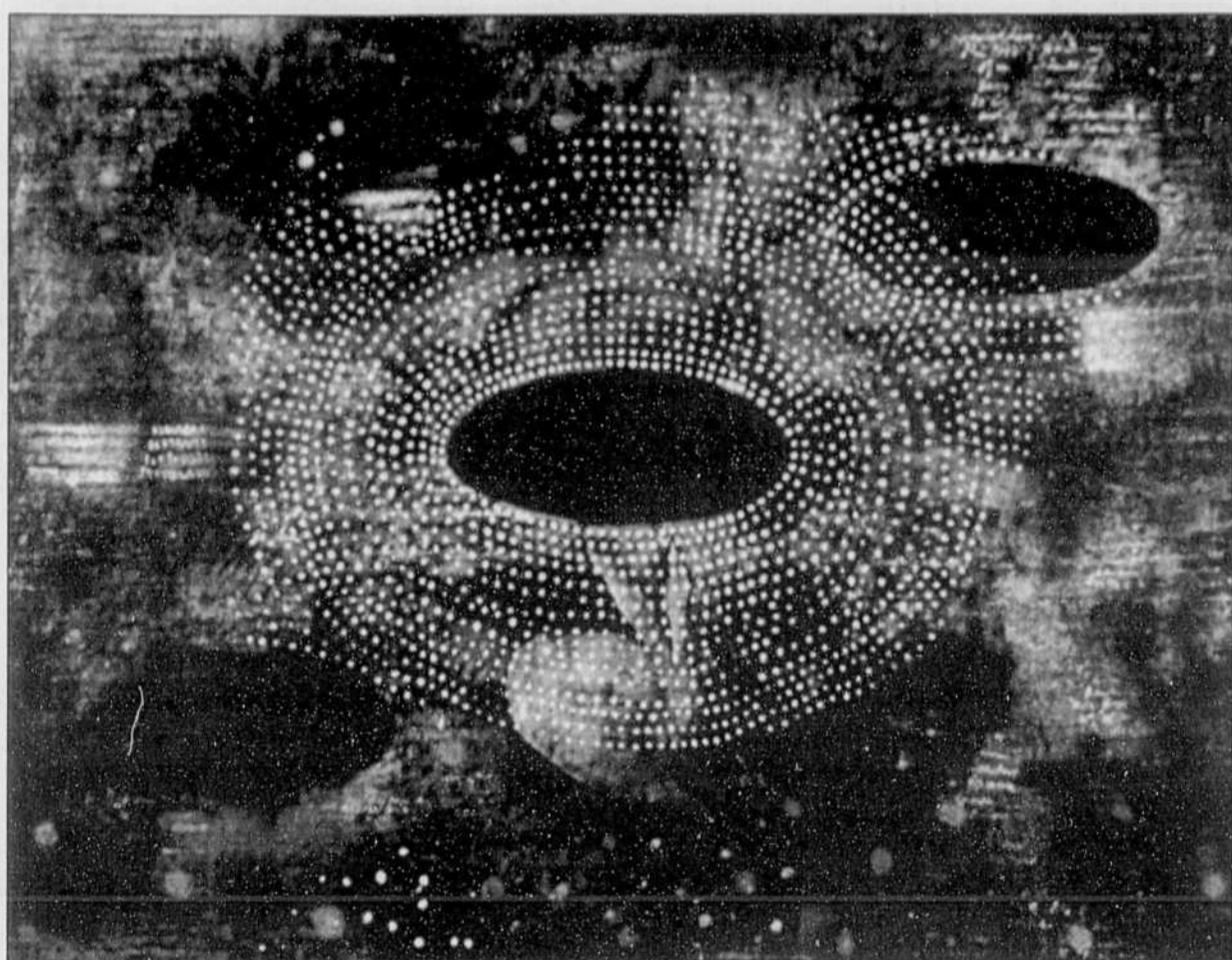
LANDON MACKENZIE  
Espace 502  
372, rue Sainte-Catherine Ouest  
Jusqu'au 20 avril

JENNIFER COUËLLE

Sur la carte du Canada, un rectangle encore plus étroit que celui de l'Alberta. Dans la vraie vie, c'est l'horizon qui n'en finit plus, c'est l'espace à perte de vue. La Saskatchewan, il n'y a rien à y faire, peu importe le nombre de ses lacs et rivières, c'est plat. Mais les habitants de cette vaste terre précédée de sa géographie vous diront que leur plaine est unique. Après «small is beautiful», «flat is beautiful»? En tous les cas, à entendre Landon Mackenzie et à voir, surtout, les peintures que lui ont inspiré ses sauts prolongés dans notre plat pays à nous, cette province exerce une fascination certaine.

Depuis 1993, la Canadienne Landon Mackenzie, aujourd'hui de Vancouver, jadis de Toronto, de Montréal, de Halifax, du Yukon et *tutti quanti* — à l'exception de la Saskatchewan en question —, se rend sporadiquement dans cet éden de la culture céréalière pour y mener une chasse à l'histoire. Celle des populations, de la conquête et de la division du territoire. La cartographie, dont celle, toute géométrique, des voix officielles du Canadian Pacific Railway et du gouvernement Macdonald, constitue l'un des principaux outils des fouilles socio-anthropologiques de Mackenzie, lesquelles suggèrent, on l'aura deviné, des notions de frontières plaquées et de civilisations tuées. Ça, c'est l'affaire de l'artiste.

Car se sentir complice de son exploration du mythe des grands espaces canadiens et de l'identité précaire de ses occupants, n'est pas une condition sine qua non pour apprécier ses *Saskatchewan Paintings* qui illuminent, et le verbe n'est pas trop fort, ces jours-ci les cimaises de l'Espace 502 de l'Edifice Belgo. Que la Saskatchewan arpentée nous titille l'esprit ou pas, donc, ces quatre très grandes toiles de Landon Mackenzie sont suffisamment occupées à être des peintures — hors du commun avec ça — que la part anecdotique de leur genèse n'importe finalement qu'à ceux qui veulent bien s'y intéresser. Et pour ceux qui se contentent



Si j'aimais un cowboy...laissant ses traces de doigts sur tout ce qu'elle fait, une acrylique sur toile de lin de Landon Mackenzie (Dimensions: 228,6 par 312,4 centimètres).

de regarder, la vision est ici céleste.

En fait, le coup d'œil de ces immenses champs de couleurs éclatées est à ce point impressionnant, qu'on met un certain temps à décanter l'effet accaparant qu'ils produisent sur nos prunelles comme sur notre corps. Parce que c'est bien d'espace qu'il s'agit ici. Des espaces drapés de ciels nocturnes étoilés qui ont quelque chose de la proximité à la facture, de l'audace et de la folie planétaire de Patterson Ewen. Et si Mackenzie partage aussi avec cet artiste singulier qu'on ne voit pas à souhait, l'étonnante propension à marier densité et expansion, elle s'y prête en multipliant les motifs, textures et impressions de stratification. C'est d'ailleurs justement cette façon de faire cohabiter sur une même sur-

face, sans y perdre au jeu, autant d'informations qui témoigne de l'assurance de cette peintre, visiblement en pleine possession de ses moyens. Car bien que mimant le processus cumulatif de l'art décoratif et, du coup, y goûtant, ces peintures se gardent de céder à la complaisance en donnant feu vert aux associations imprévues de l'imaginaire.

Traversés de bord en bord d'écriture, voilée le plus souvent par la saturation des pigments; habitées de trous noirs vers l'infini et ornés de références cartographiques, historiques — le portrait schématisé et miniature d'un pendu qu'on devine être Louis Riel, par exemple — et culturelles — un tartan écossais, un lapin qu'on imagine parent avec celui de Lewis Carroll, tant l'univers qui le guette est fantasque —, ces paysages qui font s'animer la nuit sont irrésistibles. On s'y plonge et on s'y perd. Et comme si cette inventivité à faire se confondre une rivière et la Voie lactée ne suffisait pas

à nous gagner, ces images lumineuses donnent à voir une facture en palimpseste d'un raffinement qui, en soi, vaut le déplacement.

Lorsqu'active à Montréal à la fin des années 1970 et au début des années 1980, Landon Mackenzie, alors dans la vingtaine, a séduit d'un même souffle la critique, les galeries et nos deux musées d'art, lesquels, dans les jours fastes de leurs budgets d'acquisitions il faut dire, n'ont pas tardé à acquérir de ses œuvres (1983 pour le MAC et 1979 pour le MBAM). Aujourd'hui, ayant troqué ses berges peuplées de bêtes Nouvelle Figuration pour une imagination candide au carré, cette artiste nous revient brièvement dans le cadre d'une exposition itinérante organisée par la Contemporary Art Gallery de Vancouver. La perfection, on s'entend, n'existe pas. Mais une artiste qui place la barre haute et qui réussit à l'enjamber, c'est possible. Les *Saskatchewan Paintings* en sont une preuve mémorable.

## La nouvelle grille

PATRICK ALTMAN  
L'Œil de Poisson  
Complexe Méduse  
580, côte d'Abraham, Québec  
Jusqu'au 28 avril

JENNIFER COUËLLE

La surface quadrillée? L'art de ce siècle s'y est forgé. Gage infallible de la modernité de l'art moderne, «la grille, écrivait l'historienne d'art Rosalind Krauss, est ce à quoi ressemble l'art lorsqu'il tourne le dos à la nature». Mais avec la grille des *Œuvres oubliées* de Patrick Altman en place actuellement à la galerie L'Œil de Poisson de Québec, ce n'est plus l'art — assoiffé d'autonomie — qui s'isole, mais la culture qui tourne le dos aux œuvres d'art qui la dépassent.

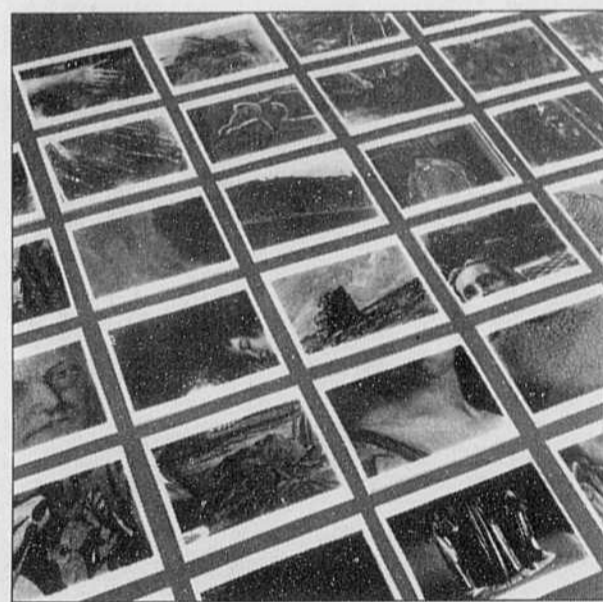
Si cette installation photographique témoigne sans équivoque de la part imperceptible, inconnue des collections de musées, elle ne montre pas pour autant du doigt. Elle se contente d'être poésie. Un poème un peu zen qui, quoique nourri de mille esthétiques, est d'une simplicité qui saisit. L'imaginaire de tout un chacun trouve son compte dans cette présentation de quelque 1500 photographies en noir et blanc qui quadrillent le sol de la galerie sur presque toute sa surface. Depuis la modeste superficie de plancher à laquelle nous sommes confinés, on se trouve à surplomber, sans y avoir accès, des siècles de styles, de médiums et de factures à travers des images de détails de 200 œuvres provenant de la réserve du Musée de Québec. Sous leurs plaques de verre, elles filent en dégradé jusqu'au mur du fond, avec lequel la blancheur de leur rangée ultime se confond.

D'un pied d'ange qui effleure un globe terrestre au relief lunaire d'un crépi de peinture, en passant par la paume

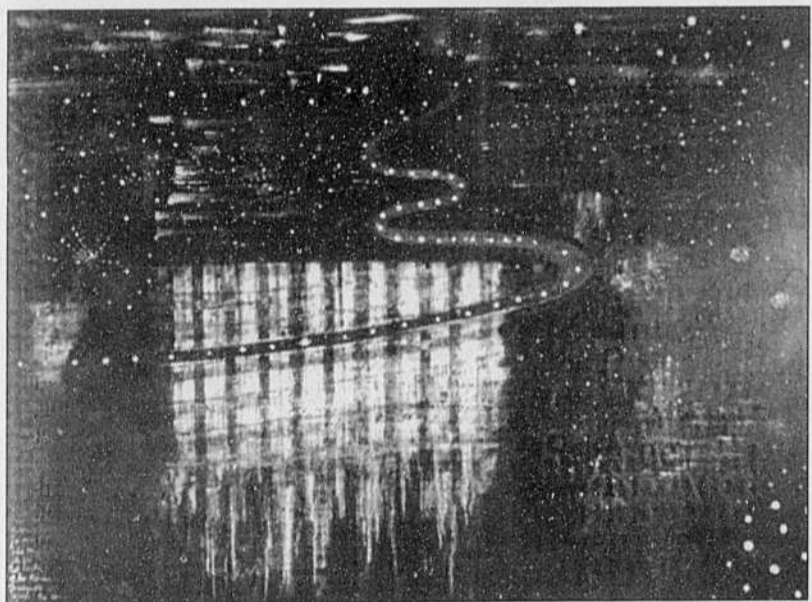
stigmatisée d'une main tendue, des motifs abstraits vaguement végétaux, une surface de terre aride écaillée de craquelures (qui n'est autre qu'un front), un visage doux, perdu derrière les reflets du papier translucide qui le garde de la poussière, jusqu'à l'angle d'une caisse frappée d'un «FRAGILE» en toutes lettres, ce spectacle muet est grisant. Il l'est d'autant que plus on prend conscience de son ampleur, plus il nous échappe, plus — on l'aura compris — il nous renvoie au sort des oubliés de la collection du musée.

Cependant, là où cet artiste, pour qui, soit dit en passant, les secrets les mieux gardés du chef-lieu de l'art de la Vieille Capitale ne sont pas étrangers — il travaille depuis une vingtaine d'années comme photographe pour le Musée du Québec —, dépasse l'œuvre-leçon ou la simple illustration ingénieuse d'un fait de l'institutionnalisation de l'art, c'est dans la finesse avec laquelle il intervient pour accentuer l'inaccessibilité de ces œuvres dérobées. Il les fragmente, les estrope et les fait se compléter à la mesure de notre imaginaire. De la même manière, il entrave également le processus d'identification et de déchiffrement de ces images qui perdent leurs gris et s'estompent peu à peu sous notre regard qui insiste.

Complétant et réaffirmant cette évanescence vers le néant, un habile jeu d'éclairage dessine sur le mur du fond l'ombre composite de ce vaste quadrillage, repris ici dans ses seuls contours, dans ses mille «petites boîtes» vidées de leur art. Une finale qui, à l'instar de l'ensemble, donne à voir tout en douceur le visage invisible de l'abondance. En somme, on ne peut que s'incliner devant cette réalisation d'Altman, dont l'efficacité n'amoindrit en rien sa discrète sensibilité.



Œuvres oubliées, détail et photo de Patrick Altman.



Des murmures dans la nuit bleue, de Landon Mackenzie (228,6 par 320 centimètres).

**DAL PROGETTO ALL'OPERA**  
76 sculptures européennes contemporaines  
du 18 avril au 11 mai

**GALERIE DOMINION**  
1438, rue Sherbrooke Ouest / 845-7833 / 845-7471

En collaboration avec LES BELES SOIRÉES de l'Université de Montréal

**BERLIN**  
À la découverte des musées de Berlin animé par Mme Monique Gauthier  
du 27 mai au 7 juin 1996  
3189,00 \$ p.p. occ. double

**AU PAYS DES DUCS DE BOURGOGNE**  
animé par Mme Marie Claude Deprez Masson  
du 30 mai au 12 juin 1996  
2998,00 \$ p.p. occ. double

Information et réservations: CAP (514) 728-4553

**CIRCA**

MANON BERTRAND  
ALAIN FORTIER  
ANNIE GALAISE

Vernissage aujourd'hui le 13 avril de 15h00 à 18h00  
JUSQU'AU 13 MAI 1996

372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél.: 393-8248  
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

**LA GALERIE LINDA VERGE**

**Raymonde Duchesne**

Huiles sur toile

Vernissage le 14 avril jusqu'au 3 mai

1049, AV. DES ÉRABLES QUÉBEC (QUÉBEC) G1R 2N1 (418) 525-8393

EXPOSITION

**KITTIE BRUNEAU**  
oeuvres récentes

du 8 au 28 avril 1996

"L'ŒIL DU 8"  
8, rue Milton - 75009 Paris  
Tél. 40 23 02 92

Galerie ouverte de 13 h à 19 h (sauf dimanche et lundi) et sur rendez-vous

**JEAN-PAUL JÉRÔME**

OEUVRES RÉCENTES  
«LE TEMPS MURAL»

VERNISSAGE LE SAMEDI 13 AVRIL DE 15 H À 17 H EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE JUSQU'AU 4 MAI

WADDINGTON & GORCE  
2155, rue Mackay, Montréal H3G 2J2  
Tél.: (514) 847-1112  
Fax: (514) 847-1113  
Du mardi au vendredi de 9 h 30 à 17 h 30, le samedi de 10 h à 17 h

la galerie d'art Stewart Hall  
Centre culturel de Pointe-Claire  
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254

du 9 avril au 12 mai 1996

**Masques & Marionnettes Mirbt**

Felix Mirbt animera quelques masques et marionnettes au cours d'une visite de l'exposition qu'il fera lors du vernissage le dimanche 14 avril de 14 h à 17 h.

Entrée libre • Accessible par ascenseur  
HORAIRES DE LA GALERIE:  
du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h  
lundi et mercredi soirs, de 19 h à 21 h  
samedi et dimanche, de 13 h à 17 h



**GALERIE DE BELLEFEUILLE**  
VERNISSAGE  
**WALTER BACHINSKI**  
Rencontre avec l'artiste  
les samedi et dimanche 13 et 14 avril de 13h00 à 17h00  
1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT - TÉL.: (514) 833-4406  
lundi au samedi 10h00 - 18h00 - dimanche 12h30 - 17h30

**Suzanne Olivier**  
du 13 au 28 avril 1996

**Galerie Magdeleine Monast**  
307, Ste-Catherine Ouest, suite 730, Montréal Qc, H2X 2A3  
Tél.: (514) 849-6933

Mercredi au samedi de 11h à 17h

Du nouveau...  
**En noir et blanc et en couleur**

**François Boucher**  
et participation de Jean-Luc Petit photographe

Exposition  
acrylique  
pastel  
aquarelle  
et photographies

Une seule journée  
dimanche le 14 avril 1996 de 14h30 à 20h30

Whisky Café, 5800, boul. St-Laurent, Montréal  
Tél.: (514) 278-2646 Info.: (514) 388-3223

**riopelle**  
les plus belles estampes 1966-1995

Prolongation jusqu'au 27 avril

Deux dernières visites commentées les dimanches 14 et 21 avril, de 14 h à 15 h.

**GALERIE SIMON BLAIS**  
4521, rue Clark, Montréal, (514) 849-1165  
Du mardi au samedi de 10 h à 17 h 30  
et exceptionnellement les dimanches durant Riopelle, de 13 h à 17 h

# LA TÉLÉ DU WEEK-END



PAULE DES RIVIÈRES

### BRANCHÉ

Une bonne petite émission sur les nouvelles technologies, pas prétentieuse mais contenant une foule de renseignements.  
Radio-Canada, 17h

### LA BEAUTÉ FATALE ET FÉROCE

Documentaire de Roger Boire sur la beauté et le mur des apparences, tourné dans la capitale mondiale de l'esthétique, Paris.  
TQS, 18h

### RAISON PASSION

Denise Bombardier s'entretient avec Danielle Mitterrand.  
Radio-Canada, 18h20

### EN RAPPEL

Spectacle de Charles Aznavour donné à la Place des Arts en 1976.  
Canal D, 22h



## CINÉMA AU PETIT ÉCRAN

### LE SECRET DE MON SUCCÈS

(4) (The Secret of My Success) É.-U. 1987. Comédie de H. Ross avec Michael J. Fox, Helen Slater et Richard Jordan. Voulant faire carrière dans le monde des affaires, un livreur de courrier réussit à s'immiscer parmi les cadres supérieurs de son entreprise.  
TVA 18h30

### DURE RÉALITÉ

(3) (Sitting in Limbo) Can. 1986. Drame social de J. N. Smith avec Pat Dillon, Fabian Gibbs et Sylvie Clarke. Une jeune Noire se révèle enceinte par suite de relations amoureuses avec un camarade d'école charmant mais irresponsable.  
RQ 21h

### L'ARME FATALE\*

(4) (Lethal Weapon) É.-U. 1987. Drame policier de R. Donner avec Mel Gibson, Danny Glover et Gary Busey. Sa fille ayant été enlevée par des trafiquants de drogues, un policier et son collègue se lancent à sa rescousse au péril de leur vie.  
TQS 21h

### THE LOVES OF A BLONDE

(3) Tch. 1965. Comédie de mœurs de M. Forman avec Hana Brejchova, Vladimir Pucholt et Vladimir Mensik. Croyant être aimée par un musicien de passage, une jeune ouvrière se rend malheureusement compte qu'il n'en est rien.  
PBS 22h

## CINÉMA AU PETIT ÉCRAN

### LE PARRAIN 3

(3) (The Godfather 3) É.-U. 1990. Drame de mœurs de F. F. Coppola avec Al Pacino, Andy Garcia et Sofia Coppola. Après avoir fait fortune grâce au crime, le parrain de la mafia américaine cherche à évaluer dans la légitimité tout en étant secondé par un neveu impétueux.  
TVA 20h

### STALINGRAD

(4) All. 1992. Drame historique de J. Vilsmaier avec Dominique Horwitz, Thomas Kretschmann et Jochen Nickel. En 1942, commence la bataille la plus sanglante de la Deuxième Guerre mondiale lorsque l'armée allemande se retrouve encerclée dans Stalingrad.  
RQ 21h35

### LA FIANCÉE DE PAPA

(4) (The Parent Trap) É.-U. 1961. Comédie de D. Swift avec Hayley Mills, Maureen O'Hara et Brian Keith. Deux jumelles s'emploient à réconcilier leurs parents séparés depuis plusieurs années.  
TQS 23h30

### RHAPSODIE EN AOÛT

(3) Jap. 1991. Drame psychologique de A. Kurosawa avec Sachiko Murase, Hidetaka Yoshioka et Mie Suzuki. Une survivante du bombardement nucléaire de Nagasaki fait prendre conscience de cette tragédie à ses quatre petits-enfants.  
SRC 23h15

(1) Chef-d'œuvre (2) Excellent (3) Très bon (4) Bon (5) Passable (6) Médiocre (7) Minable

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30
RC	2 2 4	6 7 9	11 12	13											
TVA	4 5 6	7 8 9	10 11 13	40											
RQ	15 17 24	30 46													
TQS	2 4 16	30 35 49													
CBC	5 6														
CTV	8 13														
ABC	8														
CBS	13														
NBC	22														
PBS	3														
ONT	5														
PBS	10														
CBS	33														
NBC	57														
ONT	6														
PBS	24														
CBS	TSN														
NBC	RDS														
TV5	CF														
MP	MM														
SE	YTV														
TVI	RDI														
D															



PAULE DES RIVIÈRES

### SCULLY RENCONTRE

Robert Guy Scully interviewe sa sœur Helen Prejean, dont le livre «Dead Man Walking» est à l'origine du film du même nom et que Susan Sarandon a incarnée à l'écran. Elle prépare un nouveau livre sur les femmes et l'Église.  
Radio-Canada, 11h30

### TÉLÉTHON JEAN LAPOINTE

Émission spéciale pour recueillir des fonds pour aider les alcooliques et les toxicomanes. Plusieurs artistes y participent.  
TQS, 17h

### L'AVENTURE DES COMPAGNONS DE SAINT LAURENT

Documentaire de Jean-Claude Labrecque racontant l'histoire du groupe des Compagnons de saint Laurent qui, avec le père Émile Legault, fut déterminant dans l'évolution du théâtre québécois.  
Canal D, 20h

### LA CHUTE

Portrait de Cécile Dandeker, une ex-ballerine maintenant paralysée qui continue d'évoluer avec un danseur, même en chaise roulante.  
Radio-Québec, 20h

### LES UNIVERSITÉS: LE PRIX DU SAVOIR

L'émission porte sur la crise financière dans les universités et les transformations radicales qu'elles devront entreprendre pour survivre.  
Radio-Canada, 21h

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30
RC	2 2 4	6 7 9	11 12	13											
TVA	4 5 6	7 8 9	10 11 13	40											
RQ	15 17 24	30 46													
TQS	2 4 16	30 35 49													
CBC	5 6														
CTV	8 13														
ABC	8														
CBS	13														
NBC	22														
PBS	3														
ONT	5														
PBS	10														
CBS	33														
NBC	57														
ONT	6														
PBS	24														
CBS	TSN														
NBC	RDS														
TV5	CF														
MP	MM														
SE	YTV														
TVI	RDI														
D															

(1) Chef-d'œuvre (2) Excellent (3) Très bon (4) Bon (5) Passable (6) Médiocre (7) Minable

AGENDA CULTUREL

CINÉMA

ATWATER: Place Alexis-Nihon (935-4246) — Ferg...
BERNÉ: 1280 rue St-Denis (288-2115) — Obsession...
GREENFIELD PARK: 519 Taschereau (671-6129) — The...
LAVAL: 1600 Le Corbusier (688-7776) — Birdcage...
L'ART ET L'AMOUR: 102, av. Laurier ouest (278-6575) — Du 5 avril au 5 mai: «Tanzania, l'âme de la brosse»...
L'ART ET L'AMOUR: 102, av. Laurier ouest (278-6575) — Du 5 avril au 5 mai: «Tanzania, l'âme de la brosse»...
L'ART ET L'AMOUR: 102, av. Laurier ouest (278-6575) — Du 5 avril au 5 mai: «Tanzania, l'âme de la brosse»...

CINÉMAS RÉPERTOIRES

CINÉMA DU PARC: 3575 ave. du Parc (287-7272)
CINÉMA ONF: 1564 rue St-Denis (496-6895)
CONSERVATOIRE: 1400 boul. de Maisonneuve Est (848-3878)
GOËTHE INSTITUT: 418 rue Sherbrooke Est (499-0159)
IMPERIAL: 1430 rue de Beury (848-0300)
PARALLÈLE: 3682 boul. St-Laurent (843-6001)
THÉÂTRE NATIONAL: 1220 rue Sainte-Catherine Est (521-0025)

ATELIERS GALERIES

ART EN LIBERTÉ: 205 St-Denis, St-Lambert (465-5577)
ART ET L'AMOUR: 102, av. Laurier ouest (278-6575)
ARTICLE: 15 Mont-Royal Ouest, #105 (842-9686)
ARTOÛTE DE MONTRÉAL: 5720 rue Saint-André (278-8181)
AXE NÉO-7: 205 rue Montcalm, Hull (819-771-2122)
BIODÔME DE MONTRÉAL: 878-3000
BIODÔME DE MONTRÉAL: 878-3000
BIODÔME DE MONTRÉAL: 878-3000

ATELIERS GALERIES

ART EN LIBERTÉ: 205 St-Denis, St-Lambert (465-5577)
ART ET L'AMOUR: 102, av. Laurier ouest (278-6575)
ARTICLE: 15 Mont-Royal Ouest, #105 (842-9686)
ARTOÛTE DE MONTRÉAL: 5720 rue Saint-André (278-8181)
AXE NÉO-7: 205 rue Montcalm, Hull (819-771-2122)
BIODÔME DE MONTRÉAL: 878-3000
BIODÔME DE MONTRÉAL: 878-3000
BIODÔME DE MONTRÉAL: 878-3000

ATELIERS GALERIES

ART EN LIBERTÉ: 205 St-Denis, St-Lambert (465-5577)
ART ET L'AMOUR: 102, av. Laurier ouest (278-6575)
ARTICLE: 15 Mont-Royal Ouest, #105 (842-9686)
ARTOÛTE DE MONTRÉAL: 5720 rue Saint-André (278-8181)
AXE NÉO-7: 205 rue Montcalm, Hull (819-771-2122)
BIODÔME DE MONTRÉAL: 878-3000
BIODÔME DE MONTRÉAL: 878-3000
BIODÔME DE MONTRÉAL: 878-3000

MUSÉES

BIODÔME DE MONTRÉAL: 878-3000
CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920, Baile (939-7000)
DOMAINE CATAOUI: 2141 chemin St-Louis, Sillery (418-681-3010)
LE MUSÉE: 110 Chemin LaSalle, Lachine (634-3471)
MUSÉE ACADIEN DU QUÉBEC: 95 av. Port-Royal, Bonaventure (418-534-0000)
MUSÉE BON PASTEUR: 14 Couillard, Vieux-Québec (418-694-0243)
MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS: 100 rue Laurier, Hull (819-776-7000)
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 185 rue Ste-Catherine Ouest (847-6212)
MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158)
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 rue Sherbrooke Ouest (285-1600)

Les Radio-Concerts du Centre Pierre-Péladeau
Dutoit
Musique à Terezin
Chantal Juillet, violon
Ensemble instrumental de 20 musiciens
Choeur d'enfants de l'école F.A.C.E./Iwan Edwards

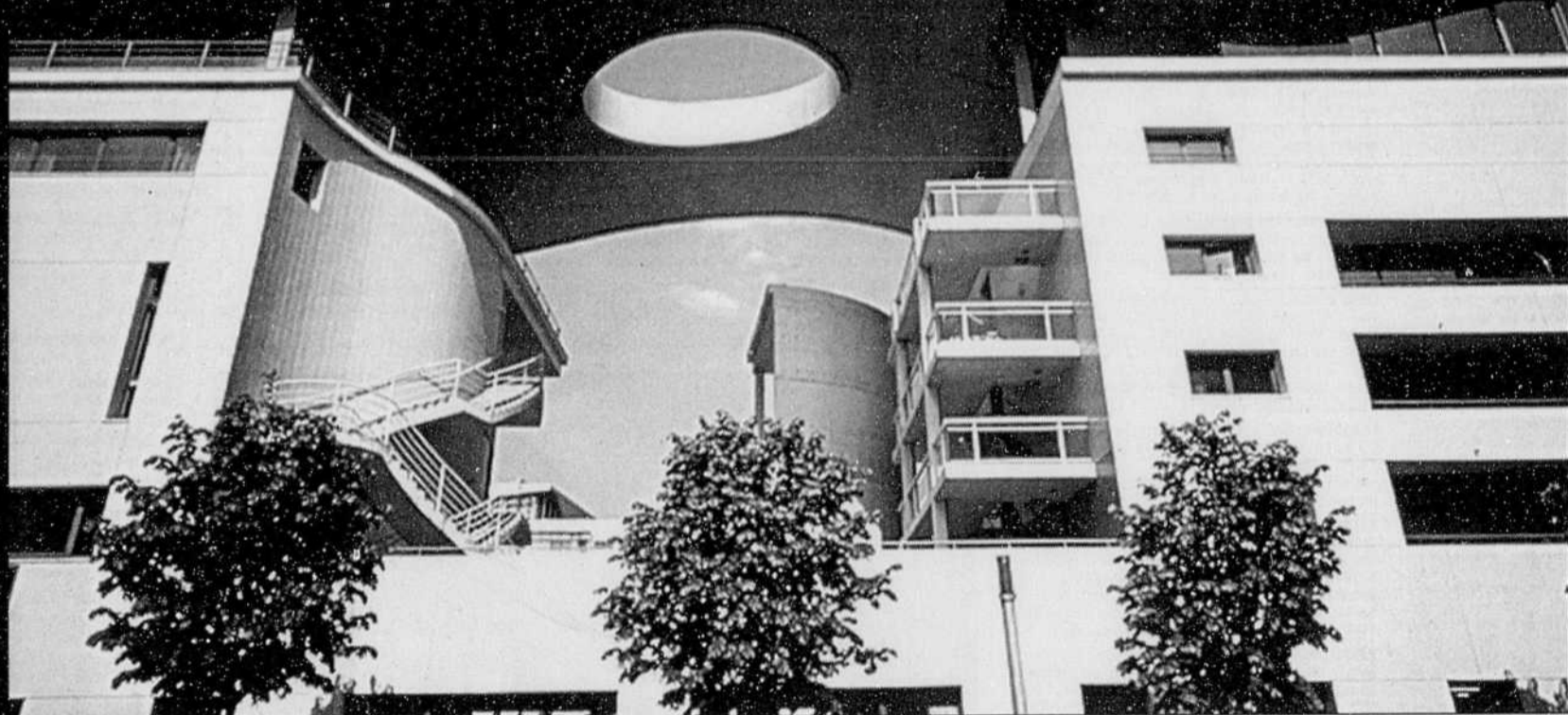
Jours de tombée de l'Agenda culturel: galeries et musées, le mercredi matin avant le samedi de la parution; musique, danse, théâtre, variétés, le 10e jour avant la parution.

# NORMES

Les prairies  
qu'avait  
imaginées  
Le Corbusier  
entre ses  
gigantesques  
tours sont  
devenues  
de vulgaires  
parkings.

Il faut  
aujourd'hui  
raccommoder  
les  
morceaux

L'homme qui voulait «raccommoder» sa ville



PHOTOS NICOLAS BOREL

«La vague», c'est cette agréable forme qui sert de toit au Conservatoire national de musique.

CHRISTIAN RIOUX  
CORRESPONDANT  
DU DEVOIR À PARIS

Il faut faire cette expérience qui consiste à s'aventurer la nuit sur l'esplanade de la Villette à Paris. Entre le ciel constellé et le béton où scintillent des dizaines de lumières phosphorescentes, se dresse à l'horizon la gigantesque halle construite sous le Second Empire. De chaque côté, comme une haie d'honneur, deux grandes ailes blanches semblent sur le point de prendre leur envol. Ces deux bâtiments d'une élégance rare représentent un des chantiers les moins spectaculaires mais les plus réussis de l'ère Mitterrand. La Cité de la musique est l'œuvre de Christian de Portzamparc, lauréat, en 1994, du prix Pritzker de la fondation américaine Hyatt. En recevant le «Nobel de l'architecture», ce Français né à Casablanca en 1944 inscrivait son nom à côté de ceux d'Oscar Niemeyer, I. M. Pei, Richard Meier et Frank Gehry qui ont tous remporté la prestigieuse distinction... et laissé leur trace dans la capitale française.

Entre un opéra Bastille plutôt banal et une Bibliothèque de France qui cherche encore sa place, l'œuvre de Portzamparc apparaît comme un pied de nez à l'esbroufe architecturale des années 80. Ses travaux — que l'on retrouve aussi bien à Tokyo et New York que dans la banlieue parisienne — ont quelque chose d'à la fois léger et sérieux qui se défie des modes. On y trouve «un hédonisme grave et un sens profond du chic français», a écrit un critique du *New York Times*. Plutôt réservé, l'architecte dit simplement qu'il n'a d'autre ambition que de «rendre l'espace heureux».

#### La cité de la musique

C'est peut-être cette joie qui émane de la nouvelle salle de concert de la Villette inaugurée l'an dernier. Face au Conservatoire national de musique, elle forme avec lui un ensemble entièrement dédié à la musique et à la danse. Aux élucubrations géométriques de Bernard Tschumi, qui a dessiné le parc de la Villette dans les années 80, Portzamparc oppose ses constructions toutes en rond, ses ellipses, ses toits ondulés et ses cylindres inclinés. L'architecte a conçu cette cité de 1000 m<sup>2</sup> comme une véritable ville disposée autour d'une «rue musicale» en forme de coquillage et surmontée d'une verrière. C'est là, dans la lumière tamisée du jour, que s'organisent les échanges entre les modules qui abritent les studios de répétition, les plateaux d'orchestre, les salles de cours, les bureaux, les résidences étudiantes et même un bar.

Portzamparc a dès le départ imaginé l'ouvrage comme un assemblage de blocs autonomes entre lesquels il a tendu des passerelles, dessiné des

allées pour faire naître la vie. Le projet, revu et corrigé au gré des changements de gouvernements, n'aurait jamais été mené à terme s'il avait été conçu autrement. Chaque bloc individuel pouvant être déplacé ou supprimé au gré des caprices des élus sans pour autant remettre en cause l'idée d'ensemble.

Depuis son inauguration, la salle de concert de la Cité de la musique a constamment été comparée à celle, plus grande mais moins réussie, de l'opéra Bastille. Sans entrer dans cette polémique bien parisienne, disons que Christian de Portzamparc fut le candidat malheureux du concours du nouvel opéra derrière le Canadien Carl Ott. On raconte depuis que l'architecte de Toronto l'a emporté parce que le jury avait cru reconnaître la main d'un maître célèbre derrière ses croquis anonymes.

L'exposition que consacre à Paris le Centre Georges-Pompidou à l'œuvre de Portzamparc offre l'occasion d'imaginer ce qu'aurait été l'opéra sous la main de ce dernier. Les esquisses laissent voir une construction plus légère, traversée d'un étonnant «canyon», sorte de rue piétonne surmontée de passerelles.

#### Du travail «cousu main»

Plus qu'un prix de consolation, la Cité de la musique est une illustration des thèses de Portzamparc sur la ville et l'urbanisme.

L'architecte aime dire que nous entrons dans l'âge III de la ville. L'âge I, qui va du Moyen Âge au début du XX<sup>e</sup> siècle, est celui des constructions et des rues traditionnelles. L'âge II, qui commence dans les années 30 avec la Charte d'Athènes (le Corbusier), a vu l'éclatement des formes dans le village planétaire. Mais comme les prairies qu'avait imaginées le Corbusier entre ses gigantesques tours sont devenues de vulgaires parkings, dit Portzamparc, il faut aujourd'hui «raccommoder les morceaux»!

Enfant de Mai 68, cet ancien maôiste s'est attaqué dès ses débuts à des habitations à loyer modique, Marne-la-Vallée, une ville de la banlieue parisienne, lui doit un château d'eau en forme de tour de Babel et plusieurs immeubles d'habitation. Il s'agissait à chaque fois, pour plusieurs habitants. Un travail qui demandera, dit-il, des dizaines, sinon des centaines d'années. Pour cela, il faut faire du «cousu main», conclut-il.

Un détail du Conservatoire de musique, et, à droite, le projet de Tour Bandai, à Tokyo.

#### L'urbaniste à l'épreuve

Portzamparc, de réconcilier la ville moderne, éclatée, avec ses habitants. Un travail qui demandera, dit-il, des dizaines, sinon des centaines d'années. Pour cela, il faut faire du «cousu main», conclut-il.

Pour mettre son talent à l'épreuve, Christian de Portzamparc s'attaquera bientôt au quartier le plus mal en point de Paris: la zone de Masséna, à l'est de la Bibliothèque de France, composée de terrains vagues, de bâtiments industriels et de quelques habitations. Le défi consiste à redonner vie à un lieu dévasté tout en reliant le quartier à la nouvelle bibliothèque, une construction monumentale capable (comme certains stades olympiques!) d'«écraser» tout ce qui l'entoure. Le nom du prestigieux architecte n'a pourtant pas suffi à calmer les critiques qui craignent de voir surgir de nouvelles tours d'habitation médiocres sans aucune planification. Christian de Portzamparc aura fort à faire pour convaincre les Parisiens. Il a déjà tracé quelques plans, dessiné des rues de 12 mètres seulement, disposé les immeubles en quinconce, prévu des jardins privés et quelques arbres. A sa façon, il veut recréer le rapport très français entre les grandes avenues haussmanniennes et les petites rues médiévales. Sceptiques, les Parisiens attendent de juger sur pièce. Comme s'ils voulaient savoir si l'architecte-poète saura donner corps à cette phrase qu'il a lui-même écrite en gros caractères sur les murs du Centre Georges-Pompidou: «Face à la ville chaotique d'aujourd'hui, face à l'éclatement de tous les codes, face à la diversité, à l'évolution imprévisible, nous devons apprendre de nouveaux modes d'unité et nous devons aussi soutenir le bonheur des hasards, la culture des exceptions, inventer la politique des contrastes.»

IDM

Rappel: appel de propositions du programme de recherche appliquée en design, volet 1

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel  
3<sup>e</sup> étage  
Montréal (Québec)  
Canada H2J 2J5  
Téléphone : (514) 596-2436  
Télécopieur : (514) 596-0881

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, a pour principal but de stimuler la recherche appliquée en design. Pour ce faire, il offre un programme de contributions en deux volets.

Le volet 1 du programme s'adresse aux designers, aux partenariats entre designers et entreprises et aux entreprises qui

possèdent un service intégré de design et vise particulièrement les petites et moyennes entreprises de la grande région de Montréal.

Le volet 1 du programme favorise la réalisation de projets permettant la conception et le développement de produits novateurs ou l'amélioration, par la qualité du design, de produits existants (y compris les

outils de design). Sont admissibles les projets de recherche en design reliés au secteur industriel; à la mode; à l'architecture du paysage; au design d'intérieur; au graphisme; à la production multimédia; à l'urbanisme.

Le design doit faire partie intégrante des processus de conception et de développement du produit.

#### Contributions maximales :

50% des coûts admissibles d'un projet, jusqu'à concurrence de 100 000 \$.

Réception des formulaires de proposition : du mercredi 13 mars au mardi 23 avril 1996, avant 16 heures.

Formulaires de proposition et conditions disponibles aux bureaux de l'IDM, du lundi au vendredi entre 9h et 16h, à l'Institut de Design Montréal.